

Balac et Balaam



Balaam et l'âne, Rembrandt

Stéphane Zagdanski

– Je crois que l’histoire de Balac et Balaam, *Nombres* 22 à 24¹, constitue le parfait condensé parabolique, parodique, paroxystique et très humoristique du fonctionnement millénairement fasciné, ridicule, têtu, confus et furieux de l’antisémitisme. Vous connaissez l’épisode ?

– À peu près. Redites-le-moi.

– Israël campe face à Jéricho dans les plaines de Moab. Le roi de Moab, Balac fils de Séphor, sait que les Hébreux ont combattu juste auparavant Séhon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan, et occupé leurs terres. Les Moabites prennent peur, et Balac envoie ses ambassadeurs à un prophète païen, Balaam fils de Béor, pour lui demander de venir maudire les Israélites, afin qu’il puisse les vaincre. Balaam, à qui Dieu interdit d’abord en songe d’obéir, tergiverse, fait patienter les serviteurs de Balac, puis, une fois l’autorisation divine accordée, accepte l’invitation de leur roi. En chemin, il frappe et débat hargneusement avec son ânesse qu’un ange a effrayée et que lui n’a pas vu. Quand arrive enfin le moment de maudire Israël, l’infaillible Balaam s’emballe, s’embrouille, et ce sont des paroles de bénédiction qui sortent de sa bouche. Après plusieurs essais infructueux, les velléités d’imprécation se retournant à chaque fois en lapsus bénis, Balac chasse furieusement ce faux frère vrai prophète, et chacun repart de son côté.

– Quelle traduction ?

– Aucune importance. Vous savez le crawl hébraïque n’est-ce pas ? Variez donc les plaisirs, mais n’oubliez pas votre précieux abaque spirituel :

¹ Le texte biblique est reproduit en annexe à la fin.

Concordantiae Hebraicae, plus tout ce que vous pourrez glaner comme information pointue dans le Talmud, chez Rachi, dans le Midrach Rabba...

– L’original.

– ...et la belle Cabale. Pour les citations un peu longues, je vous recommande Port-Royal. Après tout la gloire du français n’est pas complètement hors sujet. Lemaître de Sacy, Arnaud, Nicole, Pascal bien sûr...

– La grâce victorieuse des Solitaires.

– Leur don prophétique à eux. Retournez la beauté du catholicisme contre le crétinisme chrétien. La Bruyère contre Bloy, Baudelaire contre Bernanos, le sublime catholicisme triomphalement juif de Proust contre la judéité honteuse de cette pauvre démente de Simone Weil, et ainsi de suite.

– D’accord. Alors c’est sûr ? L’histoire du belliqueux Balac et du balbutiant Balaam comme squelette de mon livre ? « Seul l’Ancien Testament voit » ? Kafka avait raison ?

– Cent pour cent.

– Mais il ajoutait : « N’en rien dire encore. »

– Il parlait pour lui, Zag. L’heure est venue de lancer votre escadrille. Allez-y à fond.

« Étant partis de ce lieu, ils campèrent... »

Le lieu d’où ces curieux *ils* sont partis – comme une flèche dont la cible serait l’essor –, c’est le pays des Amorrhéens, qu’*ils* viennent de défaire à la guerre.

La première question, ici, est : qui désigne ce *ils* ? Israël ? Yechouroun ? les Hébreux ?...

Les Hébreux, on le sait, ne font que passer. Ils se déplacent, campent, décampent, s’installent, vaquent, repartent, recommencent. Entre deux étapes, ils se donnent un Dieu, des lois, des règles, qu’ils s’empressent d’oublier, de

transgresser, de trahir. De temps à autre ils maugréent, se plaignent, revendiquent, critiquent, se révoltent, sont châtiés, se repentent, recommencent. Des gens comme vous et moi, en somme.

Alors, qui sont-ils ? Et si ces *ils*, par hasard, étaient tout bonnement *les juifs* ?

C'est une question à laquelle les glossateurs se sont empressés de répondre par l'affirmative. « Les Juifs, cette nation si légère, si capricieuse, si difficile à gouverner », dit Filleau de la Chaise. Nos contemporains qui croupissent au ghetto et ces gens cruels, intenable, ingrats, dévastateurs, ce sont les mêmes ! On fait bien de les haïr aujourd'hui, ils n'ont que ce qu'ils méritent ! Chacun son tour !

Je résume un argument millénaire majeur, mais je n'exagère pas. Ce qui démange depuis toujours les divers lecteurs de ce livre, c'est que ce peuple si peu avenant soit, aussi, un peuple élu. Pascal, qui métamorphose tout ce qu'il touche en joie, voit dans cette identité problématique entre un peuple de fiction et ses descendants d'affliction la preuve éclatante de la gloire du Christ. Mais tout le monde n'est pas Pascal. La majorité est répugnée par ces barbares qui ne méritent évidemment pas leur privilège. Après tout n'est-ce point un peuple comme les autres ? Et même pire que les autres, déclare saint Augustin, et tous après lui. « Ils sont plongés dans un sommeil profond et ne comprennent pas l'esprit des Écritures. »

L'Ancien Testament a ainsi réalisé le prodige d'inventer les premiers héros de l'histoire de la littérature *universellement antipathiques*.

Le problème, en réalité, ne consiste pas tant à nommer ces *ils* qu'à se décider parmi une myriade agissante et ponctuante de noms.

Le Zohar, prenant à revers des siècles de théologie occidentale, pose qu'Israël et Dieu, c'est tout un. « Eux et son Nom sont un. » Israël n'a pas

d'autre essence que celle, mystique, que lui confère le Nom divin, *c'est-à-dire la Bible* précise le cabaliste Joseph Gikatila : « La Thora est tout entière tissée du Nom. »

Voilà une joycienne invention : le nom de Dieu n'est autre que le Livre des Livres de part en part, depuis « Au commencement » (*Genèse* 1:1) jusqu'à « Pour qu'il monte... » (*II Chroniques* 36:23) – fragment final infini au demeurant, à la *Finnegans Wake*, puisqu'il ouvre, quelques centaines de versets auparavant, le livre d'*Ezra*.

Au commencement pour qu'il monte... Le judaïsme est une immense microphysique hélicoïdale du nom.

Prenons au hasard l'une des innombrables généalogies de l'Ancien Testament, comme celle qui succède à l'histoire de Balac et Balaam. Nous sommes, rappelons-nous, dans le livre des *Nombres*, titre que la Septante a donné à ce qui, dans l'original, s'intitule sobrement *Au désert*, d'après les premiers mots du premier chapitre de ce livre. Les Nombres, donc, à cause des multiples recensements et dénombrements qui parcourent en un long tressaillement sporadique la marche de ces *ils* dans leur crépitant, leur bouillonnant désert.

« Ruben fut l'aîné d'Israël : ses fils furent Hénoch, de qui sortit la famille des Hénochites ; Phallu, de qui sortit la famille des Phalluïtes ; Hesron, de qui sortit la famille des Hesronites ; et Charmi, de qui sortit la famille des Charmites. Ce sont là les familles de la race de Ruben ; et il s'y trouva le nombre de quarante-trois mille sept cent trente hommes. Eliab fut fils de Phallu, et eut pour fils Namuel, Dathan et Abiron... »

Et cela continue ainsi, sur des pages et des pages parfois, en une lente hémorragie de noms entre lesquels roulent, comme des caillots, les nombres.

Le nombre n'est que l'ombre du nom. Le nom est un nombre insufflé de temporalité. Un fétiche arithmétique passé au feu lancinant du Temps, purifié, éprouvé, trempé par le Temps, et qui prend son envol.

Un nom passe, se transmet, s'altère, s'aditionne certes, mais aussi se divise, se soustrait, se traduit, émerge, disparaît, s'adopte, ricane, rigole, coule, roule, flotte, s'oublie, rejaillit, gigote, se déploie, se cache, rougit, tonitruue, navigue.

Noms, c'est justement le titre en hébreu du livre de l'*Exode*. Le texte de la Bible s'est diffracté en une kyrielle de noms, chacun d'eux étant comme une bulle de temps, c'est-à-dire une implosion dissolvante, le mot se divisant en lettres qui se démultiplient en mots qui se redivisent perpétuellement en lettres, et ainsi à l'infini. Un nom est-il un mot ? Non, c'est une « hydre vocale » (Gracian). « De chaque syllabe renaît une subtilité ingénieuse, de chaque accentuation nouvelle un trait d'esprit. » Chaque nom est une sortie d'Égypte, une issue hors du temps figé des pharaons. Chaque nom est une chronique infinitésimale, une parole des jours. *Paroles des jours*, c'est le titre des *Chroniques* en hébreu, le lieu par excellence des interminables généalogies bibliques.

« Je t'ai pénétré de nom », déclare Dieu à Moïse. Ces *ils* sont donc loin d'être *innommables*. Au contraire. On pourrait même aller jusqu'à dire que ces *ils* qui cinglent en scindant l'Histoire Sainte, parce qu'ils rutilent de noms, sont des saints. D'où Joyce, dans *Ulysse*: « S. Anonyme et S. Éponyme et S. Pseudonyme et S. Homonyme et S. Paronyme et S. Synonyme. »

L'une des causes de l'antisémitisme relève de l'insaisissabilité agaçante de ce peuple qui bourgeonne de noms. Le juif rend l'antisémite indécis. Est-il bon ? Est-il méchant ? Ce qui revient à poser une question cruciale : Est-ce bien lui ? Est-ce bien moi ? À force de changer aussi incessamment de nom, ne risque-t-il

pas de me prendre le mien ? Le juif ne va-t-il pas m'expulser de mon propre nom ?

En Slovaquie, dans les années quarante, des milliers de juifs durent déménager parce qu'ils vivaient dans des rues portant les noms de l'abbé Hlinka ou d'Adolph Hitler.

L'Ancien Testament grouille de ces animosités homonymiques: Israël et Ismaël, les plus célèbres, mais aussi nos deux Balac et Balaam, ou bien Gog et Magog, Omri et Zimri... « Que quelqu'un ait le même nom que vous, sans être de votre famille, est une grande raison de le dédaigner », écrit Proust.

Ce que condense la Bible en un verset : « Et il y eut toujours guerre entre Roboam et Jéroboam. »

« Mais Balac, fils de Séphor, considérant tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens, et voyant que les Moabites en avaient une grande frayeur, et qu'ils n'en pourraient soutenir les attaques, il dit aux plus anciens de Madian : Ce peuple exterminera tous ceux qui demeurent autour de nous, comme le bœuf accoutumé de brouter les herbes jusqu'à la racine. Balac en ce temps-là était roi de Moab. »

Dans cette entrée en matière très dense, la Bible brandit, après les héros universellement antipathiques, une autre de ses grandes inventions (Kahndissepz : « La Bible lance ses nouveautés comme des attaques ! ») : le personnage qui se rebelle contre le texte.

Dans la version hébraïque, Balac donne son nom en titre à tout l'épisode. Il est, si l'on veut, l'antisémite type. Son hostilité contre Israël est l'archétype radical, l'apogée métaphysique de l'antisémitisme. Il incarne un spasme, un hoquet, une névrose du Temps.

D'ordinaire, le présent s'arc-boute au passé pour se hisser vers le futur. Balac, lui, émerge de la surface du chapitre, tel un spéléologue brutalement claustrophobe, et porte son regard en arrière, contre le flux des versets, vers le chapitre qui précède son histoire, « considérant tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens ». Il s'adresse alors au passé, les « plus anciens de Madian », lui déclamant un futur qui n'est fait que de son fantasme : « Ce peuple exterminera... »

Quel rapport existe-t-il entre les Moabites, dont Balac est roi, et les Amorrhéens ? Ils étaient ennemis, partageant une frontière commune. Car Séhon, roi des Amorrhéens, avant d'être vaincu par Israël – provoquant ainsi l'affolement de son voisin Balac –, avait combattu et vaincu Moab, et occupé une partie de son territoire.

Le chapitre 21 des *Nombres* – celui qui précède notre parabole et contre lequel s'insurge Balac – raconte quelques-unes de ces guerres locales dont la Bible déborde. Arad vainc Israël. Israël vainc Arad. Israël parlemente avec Séhon. Séhon attaque Israël. Israël vainc Séhon qui avait auparavant vaincu Moab. Og vient combattre Israël et est proprement écrabouillé à son tour.

Rien que de banal, en somme. Ce chapitre 21, décidément crucial, nous le clame : l'Écriture est « le livre des guerres du Seigneur ». Un verset, trois lignes, quinze mots valent une vitrification atomique. La Bible ne fait pas dans la dentelle. Tel est son charme propre, littérairement parlant, une parfaite absence de mièvrerie, une intrigue sans falbalas, les faits bruts, les mots bruts plus exactement, la guerre se parlant d'elle-même à elle-même. L'un et l'autre se

sont rencontrés, combattus, l'un l'a emporté, l'autre fut taillé en pièces, l'un occupe le territoire de l'autre... Verset suivant.

Israël est d'ailleurs loin d'être constamment victorieux (le chapitre 21 débute par leur défaite), ou belliqueux. Lorsque les Hébreux se heurtent aux fortes murailles des Ammonites (toujours au cœur du chapitre 21), ils passent leur chemin...

– Vous avez remarqué, bien sûr, que dans ce chapitre 21, où l'antisémitisme n'est encore qu'en incubation, le « roi de Moab » reste anonyme. Connaissez-vous à ce propos la signification de son nom ?

– *Balac* ? Cela veut dire en hébreu « détruire », « démolir », « trancher », « ravager », comme dans le verset d'*Isaïe* : « L'Éternel fait le vide et la solitude sur la terre », ou dans celui de *Nahoum* : « Ravage, carnage, dévastation ». Et alors ?

– Eh bien ce nom, « Balac », n'apparaîtra qu'avec notre parabole, au chapitre suivant. Moab ne prend nom que par le biais de sa peur. C'est l'inverse de la pléthore de noms que vous évoquiez.

– Et alors ?

– Alors, puisque Balac est un ancien ennemi de Séhon, il devrait se réjouir de la revanche qu'Israël lui fournit par procuration en occupant ses occupants. Or, loin de s'en féliciter, les Moabites s'effraient. Moab se sent dépossédé de sa frontière commune avec ses ennemis, Moab perd ses repères. Que dit Balac aux anciens de Madian (cet homme ivre de passé ne peut qu'exécrer le peuple du passage), en une splendide figure champêtre (modèle d'un discours qui va proliférer : celui, pur et simple, de la *paranoïa persecutoria*) ? « Ce peuple exterminera tous ceux qui demeurent autour de nous. »

– Où voulez-vous en venir, Gaëtan ?

– Ce n'est pas tant pour lui-même que Balac prend peur. Ce serait absurde puisque lui-même ne prend nom que par sa peur, lui et sa peur ne font qu'un. C'est pour *ceux qui l'entourent*, pour ceux qui, n'étant pas lui, le définissent exclusivement, lui fournissent ses limites, ses bornes, sa frontière.

– Je vois.

– Et pourquoi tremble-t-il pour sa frontière ?

– Il craint que les Hébreux ne la franchissent et ne l'envahissent.

– Faux ! Vous confondez, comme tout le monde, la cause et l'effet, la crainte et le fantasme. Israël ne cherche évidemment à envahir personne. Les Israélites errent au désert, papillonnant pour leurs péchés en attendant de rejoindre leur Promise. Si les Moabites s'effraient d'Israël, s'ils tombent étrangement malades de sa victoire contre leurs ex-ennemis, et si leur fièvre devient leur faiblesse, ce n'est pas, comme ils le prétendent, parce que Israël serait un peuple impérialiste et invincible.

– Version prosaïque : si l'antisémite est malade du juif, ce n'est pas, comme il le prétend, parce que le juif est plus intelligent, doué en affaires, omniprésent, etc.

– Vous avez compris, Zag. Ça, c'est l'interprétation antisémite de l'antisémitisme, comme à chaque fois qu'on part des prétendues caractéristiques juives, qualités ou défauts, grandeur ou décadence, pour cerner le problème.

– D'ailleurs Séhon n'attaque Israël, au chapitre précédent, que parce que Israël demande à *ne pas* l'envahir.

– En effet. C'est donc cette histoire de frontière qui nous donne la clé – une des clés – de l'antisémitisme. Que dit le texte ? « Arnon (où campent les Hébreux), est à l'extrémité de Moab, et sépare les Moabites des Amorrhéens. » Cette frontière, marquée au sceau d'Israël dans son périple, est une limite labile, fluide, liquide, évanescence, vivifiante, sanctifiante, suffisante, efficace : une vraie grâce. En un mot, cette frontière est proprement torrentielle.

– « C'est pourquoi il est écrit dans le livre des guerres du Seigneur : Il fera dans les torrents d'Arnon ce qu'il a fait dans la mer Rouge. » Les traducteurs se disputent sur cet étrange verset.

– Oui, mais l'essentiel y est dit : Les Hébreux transforment toute frontière en torrent et tout torrent en mer Rouge. De même que les guerres se transmettent dans ce livre comme des maladies, passant de l'un à l'autre tel un rugby où le ballon serait cousu de versets, de même les Hébreux, les « passants », contaminent chaque étape de leur parcours en la transformant en passage. Ils mettent dès lors en péril le sens même d'une frontière, l'essence même de toute grégarité, une communauté ne trouvant sa définition qu'en rapport avec ce qui n'est pas elle, ce qu'elle peut tranquillement abhorrer, dénichant dans cette détestation l'illusion de sa propre substance.

– D'où Kafka, dans son *Journal* : « Toute cette littérature est assaut contre les frontières. »

– Et d'où, dans l'autre camp, le fantasme du péril juif, dont est née l'ignoble légende du juif errant.

– Sur laquelle prospéra Eugène Sue, ce « faux dieu d'une littérature bâtarde », selon Balzac. Dites-moi, Gaëtan, s'il ne s'agit que d'une question frontalière, il est légitime de réduire l'antisémitisme au racisme.

– C'est quelque chose de plus subtil que le racisme. Le racisme n'est paradoxalement qu'une des manifestations de la lèpre antisémite.

– La lèpre, ou le cancer, ou la peste...

– Non non, la lèpre suffit. Le cancer est trop douloureux, trop malheureux. La peste trop aléatoire, trop théâtrale. Lisez Artaud. La lèpre en revanche naît du manque d'hygiène. L'antisémite ne se soucie pas assez de sa propre santé. Vous savez combien le Midrach dénombre de formes de lèpres ?

– Dites-le-moi.

– Vingt-quatre.

– Comme les heures du jour. Comme si le Temps en soi était antisémite.

– Vous avez des oreilles pour entendre, Zag, le Christ serait fier de vous. Et vous savez quelle est la plus épouvantable des lèpres ?

– Non.

– Le *raatan*, « la seule face à laquelle une femme devient méchante ».

– Ah ah ah !

– La plaie de l'antisémitisme suppure de temporalité. C'est ce qui le rend aussi universel. L'antisémitisme est une rébellion enfiévrée du Temps contre la rythmique fulgurante du Texte.

Eh bien Balac, lui, au contraire, regorge de temps. Balac est pris au piège de son présent, tenaillé en amont par le passé d'Israël, et en aval – ce qui devrait être son futur –, par le passé des Amorrhéens. Son aujourd'hui se fige en scrutant son hier pour le préserver d'un demain halluciné, halluciné parce que tramé du passé d'un autre.

Avec Balac le Temps se tétanise, s'embrouille, devient confus, s'altère. L'usuelle triade syntaxique (passé-présent-futur) se sclérose, la tresse orthopédique se noue comme un muscle douloureux. Le passé d'autrui déborde et accable Balac, qui se révolte alors contre *l'éternité en contrepoint* du Livre des Livres. Kahndissepz : « Balac est un anti-Bach biblique qui bégaie. »

Le piteux Balac n'avale pas le flot torrentiel des versets. Il est bousculé comme un caillou. Sa richesse, dont il proposera de couvrir Balaam, il ne la détient qu'autant qu'il est un marchand du Temps, un malade certes, un névrosé, le roi morbide de Moab, ne tirant sa royauté que de ce rictus des jours : « Balac en ce temps-là était roi de Moab. »

Tout son temps est rempli de son dégoût, telle est la source de son malheur.

On remarque que Balac, fasciné par le passé d'autrui, ne s'adresse pas d'abord aux vieillards de son propre peuple, Moab, mais aux « plus anciens de Madian ».

Quel rapport existe-t-il entre les Moabites et les Madianites ? Le même qu'entre Moabites et Amorrhéens, *ils étaient ennemis*. « Depuis toujours ils se haïssaient, explique Rachi, car Madian avait fait la guerre à Moab. »

Comment cette miraculeuse réconciliation fut-elle possible ? « Par peur d'Israël, ils conclurent un traité de paix. »

C'est que rien ne *relie*, en effet, comme l'antisémitisme. Il est la religiosité en soi. « Leur mise à l'écart a été une réconciliation pour le monde », dit clairement saint Paul. La révulsion des Antiques relevait donc d'un pressentiment métaphysique très explicable. Paradoxalement le judaïsme n'est pas tant une religion qu'un athéisme, au sens où Lévinas l'entend, « séparation si complète que l'être séparé se maintient tout seul dans l'existence sans participer à l'Être dont il est séparé – capable éventuellement d'y adhérer par croyance » (*Totalité et Infini*).

L'athéisme se rapporte essentiellement à la jouissance, à l'infini du face-à-face, ce que Lévinas distingue du « jeu dialectique », de l'« opposition » : « Être moi, athée, chez soi, séparé, heureux, créé – voilà des synonymes. Égoïsme, jouissance et sensibilité et toute la dimension de l'intériorité – articulations de la séparation – sont nécessaires à l'idée de l'Infini – ou à la relation avec Autrui qui se fraie à partir de l'être séparé et fini. Le Désir métaphysique qui ne peut se produire que dans un être séparé, c'est-à-dire jouissant, égoïste et satisfait, ne découle donc pas de la jouissance. Mais si l'être séparé – c'est-à-dire sentant – est nécessaire à la production de l'infini et de l'extériorité dans la métaphysique, il détruirait cette extériorité en se constituant comme thèse ou comme antithèse, dans un jeu dialectique. L'infini ne suscite pas le fini par opposition. »

Au Moyen âge, les théologiens chrétiens nommaient les juifs « Docteurs de l'incrédule ». Il faut le prendre comme un compliment. L'antisémitisme au contraire est la vraie religion universelle, en quoi communient antiques Romains et néo-nazis, Arabes et aryens, aristocrates et prolétaires, fascistes et anarchistes, Hitler et Staline, Éthiopiens et Japonais, Marx et Ford, de Gaulle et Pétain, Voltaire et saint Augustin, grandes religions issues du judaïsme et tout l'éventail proliférant de grimaces des gourous despotiques.

On trouve ainsi jusque dans *Mein Kampf* l'accusation d'irréligion contre le judaïsme : « Par nature, le Juif ne peut posséder une organisation religieuse, puisqu'il ne connaît aucune forme d'idéalisme et que, par suite, la foi en l'au-delà lui est complètement étrangère. »

Et si le christianisme et l'islam se distinguent tout de même des sectes et de leurs rituels ridicules, c'est en ce qu'ils disposent d'arts majeurs pour sublimer leur haine, quand la sirupeuse utopie syncrétique qui fait l'essentiel du message sectaire est toujours dirigée en profondeur contre la jouissive solitude artistique du petit peuple « qui a sa demeure à part », comme l'énoncera Balaam dans sa prophétie involontaire.

Le subtil Rachi a parfaitement compris que la cause de leur antisémitisme provient du fond propre des Moabites. La peur de ces hommes ne s'appuie sur rien de réel, elle est une « appréhension », dit Rachi. Ensuite, explique-t-il, c'est une sorte de *tedium vitae* qui provoque leur hargne : « Les Moabites avaient une grande frayeur », dit la Bible de Port-Royal, ce qui est une mauvaise traduction. Rachi : « *Moab était dégoûté.* » Et il ajoute : « La vie leur était à charge. »

Le mot qui exprime ce dégoût est tiré de la racine *qots*. On le retrouve appliqué aux Hébreux eux-mêmes, dans le chapitre précédant notre parabole, quand ils se plaignent à Moïse de la manne insipide : « Notre âme est dégoûtée

de cette misérable nourriture. » C'est encore le même mot qui qualifie l'exécration que Dieu porte aux indigènes idolâtres occupant la terre qu'il promet à son peuple : « Vous ne suivrez point les usages des nations que je vais chasser devant vous ; car elles ont fait toutes ces choses, et je les ai en abomination. »

Le mot *qots* convie donc à la fois la nausée, le dégoût (le mauvais goût, l'étiollement de la jouissance), la colère, la crainte, l'aversion (passant par l'inversion) et... l'écriture !

Car *qots* signifie également la ronce, le chardon, le dard, et la pointe d'une lettre, sa boucle (*qevoutsah*), comme celles des cheveux du bien-aimé de la Sulamite dans le *Cantique des Cantiques*. Le Zohar : « Apprends donc que sur chaque parole de la Thora il y a des flots de secrets, de règles et de commentaires ainsi qu'il est écrit : “ Ses boucles sont flottantes ” (*Cantique des Cantiques* 5:11), sur chaque cheveu de la Thora il y a des flots nombreux. »

Ce qu'aiment les juifs par-dessus tout, les « boucles flottantes » de leurs Écritures, c'est précisément ce qui taraude comme un dard les antisémites. L'accroche-cœur des uns est l'arrache-cœur des autres. Séduction ici, révulsion là.

L'hébreu, par le biais du mot *qots*, est d'emblée au sein du conflit. Le texte se tisse autour du noyau même de la question juive, laquelle est essentiellement affaire de *style* et de *jouissance* : l'antisémitisme est une haine du potentiel métaphorique incommensurable de la Bible, une rage déjouée par la joie que prennent ces juifs fous à leur Livre sans fin.

« Ce peuple exterminera tous ceux qui demeurent autour de nous, comme le bœuf a accoutumé de brouter les herbes jusqu'à la racine », se plaint Balac. Ou, plus littéralement : « Cette multitude va dévorer tout ce qui nous entoure,

comme le bœuf broute la verdure des champs. » Glose de Rachi : « *Comme le bœuf fourrage*. Là où le bœuf fourrage, il ne reste plus trace de bénédiction. » Et les épigones de Rachi ajoutent : « Nul animal ne mange de l'herbe sur laquelle le bœuf a passé la langue. »

Les juifs autrement dit, à force de se pencher indéfiniment sur leur Texte, à force de triturer la langue, de faire gazouiller le divin, de monopoliser le langage (Furetière, pour illustrer le verbe « farcir », donne : « Toute la terre est farcie de Juifs »), de se délecter de littérature, vont gaspiller l'unique réserve des jouissances dont sont censés disposer globalement les hommes.

Les quatre premiers versets de la parabole de Balac et Balaam figurent l'*émergence* agitée, âcre, anxieuse, atrabilaire du délire antisémite.

La suite de cette curieuse histoire va raffiner la description de son fonctionnement machinal, complexe, lourd, sourd, profond, bas, le *mécanisme* bassement humain et hautement stupide de cette haine, si cohérente dans son absurdité, si entêtée dans sa rage, et qui, de la plus haute Antiquité jusqu'aux dernières violations de sépultures, enflamme siècles et contrées comme une traînée de poudre. Dorsale ulcérée traversant les nations, maladie vénérienne dévorant les peuplades, mortelle, jouissive, venimeuse extase.

Balac fils de Séphor engage Balaam fils de Béor. Balac, cet homme que la peur fait jaillir de son anonymat, cet homme qui souffre d'une déficience de nom, cet homme dont le nom s'est colmaté de temps et dont le temps maladif a comme gélifié le nom, ne trouve rien de plus intelligent pour quitter son impasse peureuse que de faire appel à un devin qui résonne comiquement comme son presque homonyme.

Il arrive souvent dans la Bible qu'un personnage change de nom pour varier de destin. Chaque mot n'est qu'une colonne de temps, une échelle de Jacob : montée, descente, vous voilà devenu « Israël ». Prendre un autre nom revient donc à adopter un horaire différent, à échanger un panorama en grisaille contre un horizon pulsatile. « Quand Dieu aime une personne, il lui donne un nouveau nom », dit le *Tseenah Ureenah*.

Mais Balac, lui, ne se donne pas un nouveau nom : il convoque un quasi-clone.

En interprétant comme la marque de sa circoncision le rajout d'une lettre, le *hé*, au nom d'Abram pour le transformer en Abraham, les commentateurs indiquent clairement que changer de nom revient à changer de corps. Or Balac n'entend pas changer de corps. Cet homme s'est crispé dans la peur qu'on ne lui dérobe sa place, qu'on ne l'expulse de son lieu, qu'on n'annihile sa frontière. Les fils d'Israël ne passeront pas par moi ! angoisse-t-il. Il refuse de se laisser ébrécher par l'ébriété littéraire de ces Hébreux bizarres. Leur art du passage le dépasse. Souffrant d'un trouble de sa frontière, craignant l'influence maligne de ces *border-line* temporels, Balac songe aussitôt à un homme qui soit un devin (comme un névrosé recourt aux services charlatanesques d'un psychiatre), un devin qui soit un quasi-homonyme (comme un pansement de mot sur sa plaie de nom), enfin un homonyme qui vienne d'un lieu où les frontières sont sûres, et pures, et dures. Balaam en effet « demeurait près du fleuve des enfants d'Ammon », ceux-là mêmes que Moïse et les siens avaient évité d'occuper au chapitre précédent, « car la frontière des Ammonites était défendue par de fortes garnisons ».

L'évidence du caractère foncièrement faussé de la paranoïa antisémite apparaît en quelques mots, par ces bourdes que Balac accumule de part en part de sa peur.

La manie paranoïaque est un « système philosophique déformé », dit Freud. Une philosophie déformée, c'est-à-dire un demi-savoir, une intuition déviante, une inspiration altérée dont seul le délire cimente la cohérence, et qui projette cette cohérence sur l'objet de sa crainte pour l'accuser de ce dont elle souffre.

Le premier message que Balac envoie à Balaam résume en soi cette mécanique de la peur et de la haine antisémites : « Voilà un peuple sorti de l'Égypte » : c'est juste ; « qui couvre toute la face de la terre » : c'est faux, et il ne l'énonce que sous l'influence plombée de son effroi ; « et qui s'est campé près de moi » : c'est juste, et telle est la conclusion de son sophisme forcené (vrai-faux-vrai), vrillé comme son propre rapport au Temps.

Car sa frayeur, on l'a vu, vient d'ailleurs. Elle naît de son passé dispensé par procuration. Or, en sortant d'Égypte, ce peuple palpitant a rompu avec la temporalité asservissante des pharaons. Cette lézarde dans la vaste clepsydre pyramidale d'une chronologie momifiée, où l'avant précède l'après, où demain succède à hier et où tout mon aujourd'hui se résorbe dans le goutte-à-goutte obsessionnel des jours, cette traversée torrentielle de tout train-train est d'autant plus insupportable qu'elle se transmet, comme la mort, comme l'impur, mais aussi comme le rire et la joie.

En résumé, Balac est condamné à opposer à Israël une défense tordue, jamais véritablement hasardeuse, jamais complètement exacte : devin contre prophète, homonyme contre changement de nom, fleuve contre torrent, et contagion, celle de sa peur, contre transmission, celle purement littéraire de la joie juive.

Complainte essentielle de Balac : « Ce peuple habite face à moi. »

Telle est la dynamique profonde de l'antisémitisme, l'inversion paranoïde par aversion du face-à-face. « Pour quel motif Moab demanda-t-il conseil à Madian ? » questionne Rachi. « Comme ils avaient vu qu'Israël avait remporté

une victoire d'une manière extraordinaire, ils se dirent : "Leur chef a grandi en Madian, nous allons nous renseigner auprès d'eux sur sa particularité." Ils leur répondirent : "Sa force est dans sa bouche !" Les Moabites dirent alors : "Eh bien, nous aussi nous allons les attaquer par un homme dont la force est dans sa bouche !" »

Hantée de haine, l'inversion se refuse à la belle invention juive du face-à-face. L'inversion – qui consiste dans le cas de Balac à faire appel à un prophète pour combattre un peuple mené par un prophète – est d'emblée dans l'erreur. La position juive du face-à-face, c'est-à-dire de l'infinitésimale distance qui sépare toujours deux êtres, si proches et jouissivement encastrés soient-ils, est tout bonnement impensable à l'antisémite. Givré d'inversion, il ne peut que s'imaginer *à la place* du juif, et le haïr en supposant que le juif entend de même le déloger pour se mettre à la sienne.

Voici un verset d'*Isaïe* : « Écoutez la parole de l'Éternel, vous qui tremblez à sa parole ! Ils disent, vos frères qui vous haïssent, qui vous repoussent à cause de mon nom : Que l'Éternel manifeste sa gloire pour que nous voyions votre joie. Mais ce sont eux qui connaîtront la honte. »

Et voici sa glose zoharique : « Quand les Israélites s'éveillent et attendent chaque jour la joie de la Délivrance du Saint, béni soit-il, ceux-là (les enfants d'Ésaü et les enfants d'Ismaël) n'en croient rien, et disent : "Nous verrons votre joie" au moment où cette joie s'en ira loin de vous ! "Mais ce sont eux qui connaîtront la honte" : comme quelqu'un qui rend responsables les autres de sa faute. »

On ne comprendra rien à l'antisémitisme tant qu'on n'entendra pas de quoi est fait le fond de sa revendication. La différence entre l'inversion et le face-à-

face n'est pas dans la position, dans le fait de se placer face à Israël pour lui faire la guerre (cette guerre des prophètes était *a priori* une bonne idée, et les textes insistent sur les quelques faveurs dont bénéficia Balaam pour cette raison même), mais dans la modalité de la jouissance qui en découle, ou, pour être plus exact, dans la déjouissance que cette position provoque universellement, ce que Lacan qualifie de « manque-à-jouir », le ressentiment que fait naître chez tout un chacun l'idée que la jouissance d'autrui est pompée sur la sienne, qu'elle constitue un manque à gagner libidinal pour lui-même.

Le Talmud, avec son habituelle acuité freudienne, exploite un lapsus de Pharaon dans son discours contre Israël, au début de l'*Exode*. Le maître de l'Égypte déclare : « Ils pourraient nous combattre et sortir de la province. » Logiquement il aurait dû dire : « nous faire sortir », « nous expulser » d'Égypte. « Commentaire de R. Abba b. Kahana : On pense à un homme qui voudrait se maudire et projeterait sa malédiction sur les autres. »

Pourquoi les grands persécuteurs historiques des juifs se voient-ils régulièrement soupçonnés d'appartenir au peuple juif (Jirinowski n'est que le dernier exemple en date) ?

Inversion, projection.

Pourquoi en 1920 une secte américaine antisémite se désigne-t-elle sous le nom de « British Israelites » ?

Inversion, projection.

Pourquoi Luther, lancé dans une diatribe d'une violence rare, accuse-t-il Israël d'être frappé par Dieu « de folie furieuse, d'aveuglement et de rage dans ton cœur », folie qu'il incarne lui-même jusque dans son abjecte perfection ?

Inversion, projection.

L'archétype de l'inversion projective ? La vieille légende de la livre de chair réclamée par Shylock. Elle date de 1210, lorsque Jean sans Terre, pour extorquer de l'argent à un membre fortuné de la communauté juive, Abraham de Bristol, lui fait arracher une dent par jour jusqu'au paiement de l'impôt si délicatement réclamé. Ou le *Protocole des Sages de Sion* qui demeure le modèle de la *paranoïa persecutoria*. Il est best-seller aujourd'hui encore dans les pays arabes et au Japon.

Message de Balac à Balaam : « Venez donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi, afin que je tente si je pourrai par quelque moyen le battre et le chasser de mes terres. »

– Cela ne vous rappelle rien ? me demande Kahndissepz goguenard.

– Non, quoi ?

– Cette affaire d'occupation de terres au carré, de revendication à retardement, quand c'est Israël, et nul autre, qui devient conquérant.

– Vous ne songez pas au conflit israélo-arabe !

– Et si, mon cher. Le grand art prophétique de l'ellipse.

– Cinquante années de guerre résumées en cinq lignes, ce n'est plus de l'ellipse, c'est une brachylogie ! La cause première de l'hostilité envers l'État d'Israël, ce serait l'antijudaïsme musulman ?

– Évidemment. Lisez le Coran, tout vous semblera très clair. Avec la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, le 14 mai 1948, quelque chose de positivement féérique éclôt dans l'Histoire, peu ou prou de l'ordre du verbe fait chair. Un bac à sable se métamorphose en ghetto de la Loire, une nation s'organise tout entière en personnages de roman. Comment s'étonner des immenses remous, toujours vivaces, de cette fable inouïe ? Tenez, l'autre jour je regardais un documentaire télévisé sur l'histoire de la Palestine. J'ai noté pour vous ce que disait la voix off : « Jérusalem, mars 1920 : Pour la première fois les

Arabes de Palestine opposent résistance au sionisme. Ils aspirent à la constitution d'un grand royaume de Syrie, avec Fayçal comme roi. Pour la première fois des slogans antisionistes se font entendre : "À mort les juifs !" ou "La Palestine est notre pays, les juifs sont nos chiens !" »

– « Slogans antisionistes », bien voyons.

– Autre exemple, toujours un reportage télévisé. D'emblée la question cruciale de la dette est posée : « Les Palestiniens ne sont pour rien dans l'Holocauste, et ne comprennent pas pourquoi le monde entier leur fait payer les pots cassés. » Suit l'interview d'une vieille femme, à Gaza, condisciple d'Arafat à l'époque de ses études au Caire. Elle le considère, depuis la fameuse poignée de main, comme un traître à la cause palestinienne. Elle le compare à Pétain, les Israéliens aux nazis. « C'est la même chose », dit-elle. Débile discours militant usuel. Elle développe son point de vue comme une litanie, dans un beau français roulant à l'égyptienne : « L'autorité reste dans les mains des Israéliens, la suprématie aussi dans les mains des Israéliens, la frontière dans les mains des Israéliens, la mer, la terre, toutes les choses qui naissent dans la terre, et je pense aussi l'air, sont dans les mains des Israéliens. »

– Quelle démente !

– *Spiritus vertiginis*, Zag, « l'esprit de vertige », *Isaïe* 19:14 ! C'est du gazage idéologique inversé : Les juifs sont nos nazis, donc nous sommes les juifs des juifs, donc il y a un peuple juif de trop ici, et qui pompe l'air à l'autre. Les nazis ne résonnaient pas autrement. Seule différence, les nazis furent forts, les Palestiniens sont faibles.

– N'est-ce pas un peu outrancier ?

– Pas le moins du monde, malheureusement. La suite du reportage est très claire. Dans la rue, à Gaza, une jeune femme voilée s'exprime : « Les juifs n'ont jamais cessé de trahir leur parole. Il faut qu'un deuxième Hitler vienne et les casse ! » C.Q.F.D.

– Un pro-palestinien dirait que l’antisémitisme de ces gens n’est que la conséquence d’un vaste malheur dont Israël est la cause.

– Oui, mais ce que ne vous dira pas un pro-palestinien, c’est que sa propre compassion n’est que l’aboutissement dissimulé de son antisémitisme viscéral. Les Palestiniens sont indubitablement un peuple malheureux, et il sont à plaindre. Leur « cause » n’en est pas plus juste pour autant.

– Vous êtes donc sioniste, Gaëtan ?

– Plutôt dix fois qu’une, Zag ! Pour des raisons à la fois strictement littéraires, comme Kafka, Joyce et Borges, et stratégiques, comme Hemingway (« Hier ai donné une pinte à la Banque de Sang pour la Palestine. Les gens un peu soupçonneux au début. Ne pouvaient pas comprendre pourquoi donnais sang si pas Juif. Mais avant ça nous étions amis. »), Nabokov (« l’agression arabolcheviste »), et Céline (« Je suis un type dans le genre de Ben Gourion... »). À mes yeux l’État d’Israël est la seule arme historique efficace contre l’antisémitisme. Je ne vois d’ailleurs qu’un événement comparable à la naissance de cet étrange État, c’est le *Bloom’s Day* irlandais. Souvenez-vous du chant sioniste, futur hymne israélien, que Joyce introduit, en hébreu s’il vous plaît, dans *Ulysse* : « Quel fragment d’antienne chanta Bloom en anticipation de cette réalisation complexe autant qu’ethniquement irréductible ? *Kolod balejwaw pnimah nefesh, jehudi, homijah.* » La création d’Israël est un *Bloom’s Day* à la puissance mille, plusieurs millions de personnes décidant de lire leur destin géo-politique entre les lignes d’une œuvre majeure de la littérature universelle.

– Je ne suis pas d’accord avec vous. Les antisémitismes chrétien et musulman étaient nés d’une interprétation malveillante de la face nocturne des prophéties bibliques, afin de justifier leur haine active du judaïsme. Le sionisme a répondu activement par une interprétation historique de la face diurne des mêmes prophéties. Conclusion, c’est sur la même erreur que repose la haine et l’amour : une interprétation étriquée. Théologiquement parlant, une prophétie

qui n'est pas à double tranchant est dans son tort. C'est pour cela que Kafka n'est jamais allé en Palestine, de même qu'il ne s'est jamais marié.

– Vous avez raison, Zag. Mais tous les juifs ne sont pas Kafka. On ne peut pas exiger des êtres humains qu'ils préfèrent la littérature à la réalité.

– Nous sommes sionistes par pur altruisme, c'est ça ? Allez-y tous, Kafka et moi restons ici pour vous tenir la porte ! Il y a un chef-d'œuvre de Roth sur ce thème, *Opération Shylock*. Un merveilleux roman, comme *La contrevie*.

– D'accord, alors je vais vous dire le fond de ma pensée. C'est par pure malice que je suis sioniste : je me réjouis en songeant que l'existence de l'État d'Israël empêche de dormir tous les antisémites de la planète.

– Ah ah !

– Soyons sérieux. Les vraies difficultés du sionisme viennent de ce qu'à Jérusalem l'incarnation de la lettre n'est pas comédienne et festive, comme à Dublin, mais bien réelle et décidée à durer. D'où les problèmes *insolubles*, ceux que pose toute incarnation, en particulier la putréfaction – au sens le plus talmudique du mot : ce qui équivaut, dans l'ordre du réel, à la décomposition interprétative dans l'ordre du symbolique –, provoquant le malentendu et la guerre.

– La guerre est un coût de haine, comme il y en a d'amour.

– Vous m'avez compris.

Pourquoi le choix de Balac se porte-t-il sur Balaam précisément ? « Car je sais que celui que vous bénirez sera béni, et que celui sur qui vous aurez jeté la malédiction sera maudit. »

– Encore une histoire de langage. Nous sommes ici au cœur du fantasme antisémite, celui d'une langue en totale adéquation avec elle-même, une langue pétrifiée dans le mot à mot : bénir c'est bénir, maudire c'est maudire. Un

langage de béni-oui-oui en somme. Ce qu'on appelle couramment une langue de bois.

– Un bois d'où ne sortirait ni flèches, ni flammes, seulement des échardes.

– L'antisémite a une conception réifiée du langage, comme le psychotique. Pour lui un mot est concrètement une chose, au point que le jeu de mots, et la joie qu'il implique, lui est physiquement insupportable. Songez à ce que Freud dit dans son petit texte sur l'humour. « L'humour n'est pas résigné, il défie ; il ne signifie pas seulement le triomphe du moi, mais aussi celui du principe de plaisir. »

– « Dieu est humour », comme dit Hubble.

– Ô combien ! Et le rire des juifs provoque la convulsion étranglée des antisémites.

– Le génie de Freud a été de comprendre que la littérature était le champ d'application privilégié de ce « caractère grandiose » de l'humour. Son erreur aura été d'en excepter la Bible.

En métamorphosant les malédictions prévues par Balaam en bénédictions, le Dieu d'Israël introduit une théorie linguistique explosive, dont tout le judaïsme découle : un mot, parfois, peut en valoir un autre, *sans qu'on puisse deviner à l'avance de quel autre mot il s'agit*.

Toute la question du style – donc de la littérature – est en jeu. Est-il possible, est-il raisonnable, est-il juste, a-t-on le droit de jouir en jouant avec les mots ? Oui, répond le judaïsme, inaugurant du même coup une grandiose théologie de la métaphore. « Le style de l'histoire de ce peuple est lui-même un continuel miracle, qui porte le témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir », écrit Chateaubriand.

Ce n'est pas un hasard si l'affaire Balaam, rappelée et condensée en deux versets dans le *Deutéronome*, s'inscrit dans un chapitre de ce livre consacré au thème de la juste gestion de la jouissance : lois sur l'inceste, l'eunuque, le bâtard, la prostituée, l'éjaculation nocturne, le traitement des matières fécales (ce n'est plus un secret depuis Freud : libidinalement parlant, l'or et la merde s'équivalent), la fornication, le troc, l'usure et la gratuité.

Ce chapitre 23 du *Deutéronome* recense ainsi les catégories d'êtres à exclure de « l'assemblée du Seigneur ». Parmi celles-ci, les Ammonites et les Moabites. Quel rapport peut bien exister entre d'une part un eunuque, un bâtard, une pute, et d'autre part ces deux peuples ennemis d'Israël ? « Parce qu'ils n'ont pas voulu venir au-devant de vous avec du pain et de l'eau, lorsque vous étiez en chemin, après votre sortie de l'Égypte ; et parce qu'ils ont gagné et fait venir contre vous Balaam, fils de Béor, de Mésopotamie, qui est en Syrie, afin qu'il vous maudît. Mais le Seigneur votre Dieu ne voulut point écouter Balaam ; et parce qu'Il vous aimait, Il obligea Balaam de vous donner des bénédictions au lieu des malédictions qu'il voulait vous donner. »

Cela semble cohérent. Ces gens inhospitaliers ont fait preuve d'âpreté contre vous ? Qu'ils soient exclus de votre assemblée ! Le problème, c'est que la candidature à l'élection d'autres peuplades, qui ne se sont guère mieux comportées à l'égard des Hébreux, est très explicitement admise. « Vous n'aurez point l'Iduméen en abomination, parce qu'il est votre frère, ni l'Égyptien, parce que vous avez été étranger en son pays. »

Quel étrange arbitraire ! Et quel détail intime, quelle infime différence permet d'expliquer une si flagrante injustice ?

Tel est ce qui taraude l'antisémite, ce que Freud nomme « la petite différence », question cruciale qui justifie les pires furies narcissiques et qu'on

peut formuler de la sorte: Quelle différence y a-t-il entre lui et moi, pour que ce soit lui, l' élu, et non moi ?

Loin d'être une bonne question (laquelle serait plutôt : qu'est-ce qu'être élu ?), il s'agit de la question paranoïaque par excellence, qui peut se traduire en : Qu'est-ce qui m'interdit d'inverser nos places ?

Toute l'affaire antisémite est née d'une réponse perverse à cette mauvaise question.

Les notions de verbe et de chair, de texte et de corps, sont si imbriquées dans le judaïsme – *puisque en un sens le texte de la Bible est le corps de Dieu* – que l'essentiel de la circoncision est moins son effet de soustraction irréversible sur le corps, que la pure pratique de son geste.

C'est logique. Si la circoncision est une guérison, elle n'est pas une résurrection. Un corps circoncis peut retomber malade, redevenir aveugle, sourd, stupide et gourde, rétrograder au niveau du fœtus, béat et embrouillé, heureux et imbécile. C'est même le destin prévisible de la majorité des corps, circoncis ou non. Si la pensée est la joie d'un corps seul, l'imbécillité c'est précisément d'être heureux de son sort commun de malheur.

On oublie trop souvent que l'idée qu'on puisse avoir des yeux et ne pas voir, des oreilles et ne pas entendre, être circoncis dans la chair et ne pas l'être en son cœur, est une trouvaille du judaïsme. Un midrach va jusqu'à prétendre que la circoncision n'est pas, tout compte fait, irréversible. « Celui qui couche avec une païenne, son prépuce repousse comme s'il n'avait pas été circoncis. »

Les choses ne sont jamais dénuées d'ambiguïté dans la pensée juive. Le Talmud interprète par exemple l'expression « Hymne de David » (*David Mikhtan*), du psaume 56, comme : « Son défaut (*Makhto*) était une perfection (*Thoma*) car il était né circoncis. »

La circoncision est-elle un défaut ? une perfection ? un plus ? un moins ? Le Zohar, lui, traduit l'expression « Noé était intègre » par la même idée : il était né circoncis. Mais alors, naître circoncis, c'est naître intégral ? La soustraction est une somme ? La coupure rend le corps plus complet, plus pur ? On voit que tous les dérapages sont possibles. Pourtant dans les *Avoth de Rabbi Nathan* un personnage biblique est déclaré, parmi bien d'autres (Job, Adam, Seth, Noé, Sem, Jacob, Joseph, Moïse, Samuel), né circoncis, c'est « l'ignoble Balaam » !

Et en effet, Balaam ne se laisse pas circoncire, il colmate toute question par avance. Or il est quand même prophète. Il est donc nécessairement déjà circoncis...

La tradition veut que le prophète Élie soit présent à chaque circoncision. On laisse ainsi toujours un siège vide, en hommage à son absence, qui est ainsi présente. Pour le dire comme Heidegger dans *Temps et Être*, l'absence rituelle du prophète Élie opère un « déploiement à notre rencontre du non-encore-présent ». Élie est là sans être là, et c'est tout à son honneur. Eh bien voilà tout le problème de Balaam, circoncis sans l'avoir été. L'être ou ne pas l'être, ça le met à la question. C'est en cela qu'il déraile.

« Les vieillards de Moab et les plus anciens de Madian s'en allèrent donc portant avec eux de quoi payer le devin; et étant venus trouver Balaam, ils lui exposèrent tout ce que Balac leur avait commandé de lui dire. »

Le salaire de la haine tient une place récurrente dans notre parabole. Le texte hébreu dit très exactement que les ambassadeurs de Balac viennent à Balaam avec « des charmes dans leurs mains », ce que la Vulgate traduit par : « de quoi payer le devin », tandis que les commentateurs juifs entendent le mot « charmes » au sens propre : « toutes sortes de sortilèges », dit Rachi.

Ici, deux interprétations sont possibles. L'antisémite prend la défense de Balaam, considérant qu'on lui a forcé la main, qu'il a été ensorcelé. C'est au demeurant une explication intéressante, que Rachi se garde bien de rejeter. Les ambassadeurs apportèrent avec eux des instruments de divination, dit-il, « afin que Balaam ne puisse dire : “Je n'ai pas mon outillage sur moi” ». Les ambassadeurs obstruent toute issue possible pour Balaam, plaçant entre les mains du devin les moyens de sa divination. Ils se mettent littéralement à sa place, ce qui est, on le sait, le propre de la paranoïa antisémite. Avant même de lui poser leur question, ils l'assaillent de leur réponse.

L'autre interprétation est celle de l'intransigent. Elle insiste sur le plaisir qu'eut Balaam à accomplir son destin. Balaam a été charmé par la haine de Balac. Il « aima la récompense de son iniquité », écrit saint Pierre. Et le Talmud appuie l'apôtre, enseignant que la haine de Balaam ne datait pas de la dernière pluie, puisque c'est lui en personne qui conseilla à Pharaon de noyer les premiers-nés d'Israël.

En appelant Balaam à la rescousse de sa haine, Balac prêche un converti. Balaam va se laisser naturellement charmer par ces ambassadeurs qui apportent dans leurs bagages les instruments de sa divination. Il va même pasticher leur attitude perverse consistant à abolir le hasard, à obstruer la question par la réponse. Sauf que son interlocuteur à lui est un nouveau venu dans l'intrigue. Celui à qui, pour le malheur de notre païen, au petit jeu parano des réponses *a priori*, on ne la fait pas.

Dieu se présente à Balaam de nuit, expliquent les commentateurs, parce que la présence divine ne saurait reposer sur un païen à la lueur du jour. « Comme un homme qui va chez sa concubine en cachette », conclut Rachi.

Autant dire qu'on aurait tort de perdre de vue la portée libidinale de notre histoire.

S'instaure alors un débat plutôt comique entre Dieu et Balaam, rapporté par Rachi, et qui montre à quel point ces deux-là ne parlent décidément pas la même langue. « *Tu n'iras point avec eux*. Balaam répondit : "S'il en est ainsi, je veux les maudire d'ici"; Dieu répliqua : "*Tu ne maudiras pas ce peuple*". Alors Balaam dit : "S'il en est ainsi, je veux les bénir" ; Dieu lui répondit : "Ils n'ont pas besoin de ta bénédiction, *car il est béni*" ; comme le proverbe : on dit à la guêpe : je ne veux ni de ton miel, ni de ton dard. »

« Qui sont ces hommes-là chez toi ? » demande d'emblée Dieu à Balaam.

Que signifie cette question divine ? Dieu n'est-il pas omniscient ? Pourquoi a-t-il besoin d'interroger Balaam ? Rachi répond, commentant la question de Dieu à Adam après le premier péché : « *Où es-tu ?* Il savait où il était. Mais c'est une manière de commencer la conversation, afin qu'il ne soit pas surpris et incapable de répondre s'Il lui annonce sa punition brusquement. » Et à Caïn, après le premier meurtre : « *Où est Abel ton frère ?* L'entretien s'ouvre sur des mots aimables. Peut-être Caïn se repentira-t-il et dira : C'est moi qui l'ai tué, j'ai péché devant Toi. – *Je ne sais pas*. Il s'imagine qu'il va tromper Dieu. – *Suis-je le gardien de mon frère ?* C'est une question.»

C'est une question, en effet, c'est même toute la question.

Le verbe divin disloque les discours, brouille les dialogues. Chacune de ses épiphanies est une trouée dissolvante de langage. « Une fois Dieu a parlé, deux fois je l'ai entendu », dit un psaume.

Pour se transmettre, cette parole doit dès lors en passer par un stratagème qui consiste à aborder toute question par une question. « Au-dessus des sept

espaces », dit le Zohar, « il en est un éminent et inaccessible qui les conduit et les éclaire alors que lui-même demeure inconnu et se maintient dans la question : il est inabordable parce qu'il est si enclos et si profond qu'il est sujet d'étonnement et qu'on l'appelle "Qui ?" »

La question divine est une incurvation au carré, une rupture à l'intérieur de la rupture. Elle est au langage ce que le septième jour est à la temporalité. De même qu'à un certain degré d'incandescence de sa jouissance paradisiaque, Béatrice suspend son rire pour ne pas dévaster les organes de Dante, de même Dieu procède à une illusion d'oreille afin d'offrir à la réponse humaine un lieu propre où s'éployer, sans empiéter sur le questionnement.

Si l'antisémitisme consiste à invalider la question en la devançant, Dieu, bien au contraire, « se tient debout en tant que question », dit explicitement le Zohar. Cette étrange dialectique n'appartient qu'au judaïsme. Une telle altération chimique du langage, sustentée par l'hébreu (et dont la belle introduction de l'*Évangile selon saint Jean* – « Au commencement... » – est directement issue), n'a pas grand rapport avec la maïeutique platonicienne. Le judaïsme n'accouche pas, il féconde. Il n'interroge jamais, il questionne. Il ne répond point, il relance.

Pour prendre un exemple simple entre mille, « conclure une alliance » se dit, en hébreu biblique, « trancher une alliance »...

S'il fallait absolument résumer la parabole de Balac et Balaam en une phrase, je dirais que l'antisémitisme est la fureur réitérée et inconsolable de qui *entend* une bénédiction quand il *voit* une malédiction.

Tout le décalage entre le désir de Balac et l'action de Balaam s'échoue là, dans le fait que ce peuple, qu'il prétend maudire en paroles, a été béni par écrit. Or cette bénédiction écrite ne saurait se renverser, puisqu'elle constitue elle-

même une force active de subversion. La meilleure preuve en est qu'elle redéploie en direct une parole de mort en parole de vie.

Dans le *Livre des Antiquités bibliques*, qui offre sa version de notre parabole, Dieu dit à Balaam : « Maintenant, voici que tu penses partir avec ces gens pour maudire ceux que j'ai choisis ! Mais, si tu les maudis, qui donc te bénira ? »

Cette bénédiction n'est pas biffable. La lettre, loin de tuer l'esprit en le phagocytant à vif, l'exhale à la mesure de celui qu'on lui insuffle. La lettre inspire parce qu'elle respire, c'est-à-dire qu'elle aspire au commentaire. La lettre réclame sa propre interprétation. Et la condition *sine qua non* de distorsion d'un texte, ce n'est pas la haine, c'est l'humour.

« *L'Éternel mit une chose dans la bouche de Balaam (Nombres 23:5)*. Selon R. Eléazar, il y mit un ange ; selon R. Jonathan, un hameçon. R. Johanan a dit : De la bénédiction que cet impie a prononcée, tu peux déduire ce que son cœur lui dictait en réalité. Il voulait dire "Que les Israélites n'aient ni synagogues ni maisons d'étude" et il a dit *Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob ! (ibid. 24:5)*... R. Abba, le fils de R. Kahana, a dit : Toutes ces bénédictions prononcées par Balaam se sont à nouveau tournées en malédictions, sauf celle qui a trait aux synagogues et aux maisons d'étude. En effet il est dit *L'Éternel, ton Dieu, n'a pas voulu écouter Balaam, et l'Éternel, ton Dieu, a transformé pour toi l'imprécation en bénédiction, car il a de l'affection pour toi, l'Éternel, ton Dieu (Deutéronome 23:6)*. Remarque : *Imprécation* est au singulier, non au pluriel. »

On remarque l'absence de candeur de ces Rabbins. Nul ne saurait indéfiniment échapper au malheur, et s'il est un peuple qui pourrait s'estimer à juste titre maudit, c'est bien Israël. La dramatique histoire juive confirme par conséquent, malgré tout, *a posteriori*, la mauvaiseté imprécative de Balaam. L'unique exception, la seule imprécation qui n'est pas retournée à sa source de fiel, la bénédiction qui n'a pas été ôtée à Israël, c'est le don de prier et de penser,

« synagogues et maisons d'étude ». L'élection n'est pas une fatalité, elle requiert l'active et la plus haute participation de l'élu. Prier, penser, c'est déjà être sauvé.

Rachi rapporte une ruse un peu naïve des Amalécites, célèbres ennemis d'Israël. Ils usent d'un leurre afin qu'Israël se trompe de cible quand il entreprend de les maudire, dans sa prière propitiatoire avant la bataille. « Amalec avait changé sa langue nationale pour parler cananéen, afin qu'Israël priât Dieu de lui livrer les Cananéens alors que lui n'en était pas. » Mais Israël, voyant ces gens vêtus comme des Amalécites et parlant comme des Cananéens, prend un moyen terme, demandant simplement : « Si tu livres *ce peuple* en ma main... »

Autant dire que tous les peuples hostiles à Israël n'en font qu'un. Au lieu de déguster son Livre, « ils mangent Israël à pleine bouche », lance le prophète Isaïe. Quelle que soit sa langue, la haine parle un seul et même dévorant langage *anonyme*.

Le Talmud pèse aussi la malédiction ratée de Balaam à l'aune de celle d'Ahiya le Silonite, ailleurs dans la Bible. Celle de Balaam, qui compare Israël à un cèdre, vaut moins que celle d'Ahiya qui le compare à un roseau. Pourquoi ? Parce que comme le chêne chez La Fontaine, le cèdre se rompt tandis que le roseau plie. « Un roseau, dont la place est au bord de l'eau, renouvelle sa tige quand on la brise, ses racines sont nombreuses ; même si tous les vents du monde se mettaient à souffler, ils ne le déracineraient pas... En outre le roseau a le mérite de fournir la plume avec laquelle on écrit les livres de la Thora, des Prophètes et des Hagiographes. »

La question que Dieu pose à Balaam (« Qui sont ces hommes-là chez toi ? ») n'est pas simple délicatesse éthique, comme avec Adam et Caïn. C'est une ruse. Dieu tend une perche à la haine de Balaam. « Il voulait induire Balaam en erreur », explique Rachi. « Balaam pensait : Donc, parfois, tout ne Lui est pas connu, Il n'a pas toujours la même présence d'esprit, eh bien je veux trouver le moment propice où je pourrai maudire sans qu'Il s'en aperçoive. »

Balaam ne saurait évidemment saisir la complexe dialectique du questionnement divin. Il ne peut envisager une question autrement que comme une déficience du savoir, un creux du langage qu'il se croit du coup appelé à combler.

Ainsi, quand il rapporte à Dieu la demande que Balac lui a faite de venir maudire Israël, il emploie d'autres termes (ce que la traduction ne peut rendre), plus durs, plus extrêmes que les mots initiaux du roi de Moab. Balac avait dit : « maudis-moi ce peuple », en utilisant le verbe *arah*, de même racine que *arar*, qui signifie en effet maudire, réprouver, abhorrer, détester, rejeter (*nièr*). Balaam, lui, utilise le mot *qavah*, de racine *qavav*, maudire, exécrer.

Ce mot *qavav*, d'où est tiré *qabah*, « malédiction », est d'une grande pertinence : il réunit les principaux tenants de la haine antisémite. C'est à la fois « couvrir », « abriter » (*qibèv*), autrement dit colmater la question par la réponse ; l'« estomac » (*qévah*), celui des Moabites pris de nausée antisémite ; l'« utérus » (*qavah*), ou la mère Égypte bafouée par ce peuple qui a osé naître, sortir, traverser une marée de sang, et s'en aller écouter une voix invisible au désert. Faulkner : « C'est ce qu'ils veulent dire par l'utérus du temps : l'agonie et le désespoir des os épars, la dure gaine dans laquelle gisent les entrailles outragées des événements. » Enfin *qav*, c'est à la fois l'« échasse » et la « béquille » : Balaam monte sur ses grandes échasses, tel est ce qui le fera trébucher. Les commentateurs décrivent en effet Balaam comme hautain (« La

malveillance, l'orgueil, et un appétit insatiable » le caractérisent, selon les *Avoth de Rabbi Nathan*), et boiteux (« Balaam boitait d'une jambe », dit le Talmud).

Rachi : « *Maudis-le-moi*. L'expression *qavah* est plus forte pour "maudire" que celle de *arah* dont Balac s'était servi, car par celle-là on spécifie ses malédictions. *Peut-être pourrai-je l'expulser* du monde. Tandis que Balac n'avait dit que : "peut-être pourrai-je l'expulser du pays", je ne désire que les faire éloigner de moi. C'est que Balaam les haïssait encore plus que Balac. »

Autrement dit, la haine antisémite est exponentielle. Plus elle s'échauffe, moins elle se consume. Moins elle se consume, plus elle s'accroît. Plus elle s'accroît, plus elle tourne à vide, jusqu'à la décharge sacrificielle du pogrom ou du génocide, provoquant un monceau de culpabilité qui ne se désagrègera lentement qu'à la chaleur d'un nouveau cycle de haine.

L'antisémite rumine sa haine. Économiquement parlant, il surenchérit, capitalise, et thésaurise. Un midrach fait d'ailleurs de Balaam un *banquier*. Balac lui confie sa haine comme on met sa fortune au coffre. « Comme tout le monde envoie ses pièces de monnaie à un banquier, ainsi tous les rois lui soumettaient leurs lettres. » On a là un jeu sur le mot d'origine araméenne *petorah* qui désigne Balaam au tout début de notre parabole, traduit erronément par « devin » dans la Vulgate, mais que Rachi rattache au mot hébreu signifiant « table », autrement dit le comptoir du changeur, l'équivalent exact de la *banca* italienne.

À première lecture, le crime de Balaam semble bénin. D'un bout à l'autre de son histoire, ce prophète paraît manipulé, marionnette bougonne tirillée entre ce roi qui l'emmerde de ses revendications acérées et ce Dieu nocturne qui

parle pour lui et le ridiculise. Les textes juifs ne lui trouvent pourtant aucune circonstance atténuante. Leur tâche est d'explicitier ce que la Bible laisse tout juste entendre, à savoir que *la part essentielle de l'antisémitisme est inconsciente*. Balaam est antisémite malgré lui, en somme. Les commentateurs le disent par ailleurs affligé d'un défaut qui, pour être majeur, n'est pas moins d'une banalité rare : Balaam est avide d'argent ! « Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas pour cela changer la parole du Seigneur mon Dieu, pour dire ou plus ou moins qu'il ne m'a dit. »

Rachi, avec sa prestesse freudienne : « *De l'argent et de l'or plein son palais*. Nous en déduisons qu'il avait l'âme cupide et convoitait la fortune des autres. Il dit : il est juste qu'il me donne tout son or et tout son argent, car il lui faudrait engager de nombreuses armées, et il serait encore douteux qu'il vainque ou non ; quant à moi, je vaincrai sûrement. »

On retrouve toujours un fond d'optimisme délirant sous la complainte antisémite. Quant à la cupidité de Balaam, c'est une façon d'affirmer que la haine des juifs, loin d'être monstrueuse, est d'une universalité affligeante. Aussi répandue que cet amour de l'argent prêté par la calomnie aux juifs exclusivement.

– Et Balaam dans tout ça ?

– Il va bien, merci. Il vient juste de seller son ânesse pour partir chez Balac.

– Je veux dire, quel est son rapport avec l'inceste ?

– Balaam est le type même d'homme sexuellement confus. « Avant, les nations du monde respectaient les interdits sexuels, mais Balaam leur apprit la prostitution, l'inceste et toutes les relations sexuelles prohibées », dit un midrach. C'est un débauché pervers, ajoutent les textes, ce qui est très différent d'un vrai libertin. À ses yeux toutes les femelles n'en font qu'une. Il couche

avec une multitude de femmes, « et même avec son ânesse ». Et il veut inciter le peuple juif à en faire autant. « Avec Balac, il se dit : “Nous devons réussir à faire pécher Israël afin qu’il se livre à la débauche et à l’idolâtrie.” »

– Comment va-t-il s’y prendre ?

– Il va exploiter la cécité antisémite universelle. Réalisant qu’il ne peut maudire Israël, il aboie ses bénédictions à la ronde, « afin que toutes les nations l’entendent et soient jalouses du peuple juif ».

– Et quel est le rapport avec la manne ?

– Vous êtes une véritable érinée, ma belle! Vous ne lâchez donc jamais prise ? Ou essaieriez-vous de me mettre en défaut, par hasard ?

– Je veux juste tester la cohérence de vos idées.

– Vous ne faites donc pas confiance à la logique implosive de la pensée juive ?

– Pas de blabla avec moi, Gaëtan, des preuves. Quel rapport entre l’antisémitisme de Balaam et la manne ?

– Balaam va tenter de maudire une première fois Israël en montant « sur les hauteurs de Baal, d’où il vit une partie du peuple », dit la Bible. Or Baal est le nom d’une idole, comme vous savez peut-être. Ce qui permet au Targoum, la traduction araméenne de la Bible, de rendre « sur les hauteurs de Baal » par « à la hauteur de l’objet de son adoration ». Balaam est donc nettement un idolâtre, et même un idolâtre prosélyte. Or l’idolâtrie, à quoi Balaam va réussir à convertir nombre d’Hébreux, n’est autre que l’adoration de l’argent...

– C’est un peu bateau, entre nous !

– Non non, c’est rigoureusement cela. L’idolâtrie *est* l’argent, comme la manne est le non-argent. Et comme la manne abolit la merde, l’idolâtrie la produit.

– Prouvez-le!

– Ma chère, vous n’avez aucune pitié!

– J’ai décidé de vous mettre à l’épreuve. Stéphane vous est trop complice à mon goût.

– Écoutez-la, Kahndy ! N’est-elle délicieusement hystérique ?

– Je ne suis pas hystérique ! Je veux juste comprendre.

– Adorable démone !

– Pas de flatteries, Gaëtan. Votre mémoire immense aurait-elle une défaillance ? Quel rapport entre l’idolâtrie et les excréments ?

– Puisque vous insistez. Je vous cite le *Tseenah Ureenah* de Jacob ben Isaac Achkenazi de Janow, commentaire en yiddish édité à Hanau en 1622, l’année de la naissance de Molière, leçon « Balac », page 772 de ma traduction...

– Alors ?

– Voilà : « Balaam donna ce conseil : “Quand un Juif viendra coucher avec vous, filles de Moab, qu’il égorge d’abord un poulet ou une oie pour l’idole Peor, car il refusera de se prosterner devant l’idole.” Il arrivait que la femme idolâtre dise au Juif : “Si tu dénudes ton postérieur devant Baal-Peor, je coucherai avec toi.” Il faut savoir que c’est ainsi qu’on adorait cette idole. On faisait ses besoins devant elle et celui qui avait la colique accomplissait au mieux son culte idolâtre ! » Est-ce assez clair mon enfant ?

– Cher Gaëtan, vous êtes décidément insubmersible.

– Merci.

Ce qu’il y a de plus aveugle dans l’amour, c’est la haine. Le *Tseenah Ureenah* rapporte un fragment inédit du dialogue entre Balaam et son animal. « Je suis ton ânesse, dit l’ânesse. – Oui, c’est toi qui portes mes fardeaux. – Tu m’as toujours montée, insista-t-elle. – Tu ne m’as porté qu’une seule fois. – Tu

me montes depuis ton enfance et tu t'étends à mes côtés comme auprès de ta femme. »

Balaam brûle d'aller maudire Israël. Sa rage contre son ânesse rétive, durant le voyage, n'est que l'autre face de son optimisme amoureux délirant, sa persévérance dans la cécité.

En son cœur, l'antisémite est toujours à la fois très craintif (il se sent envahi), et très sûr, se prenant pour l'ultime rempart contre les juifs triomphants. Après lui le déluge, mais avec lui, tout peut encore s'arranger. L'antisémitisme est donc, par essence, un militantisme, une utopie, un optimisme. En cela aussi il est une donnée humaine de base.

Cet optimisme universel s'est très tôt déclaré contre son adversaire redoutable, *la plus pessimiste des religions*.

Parabole dans la parabole, le voyage de Balaam, avec tout l'épisode de l'ânesse et de l'ange, traduit la cécité active de l'antisémite.

Cette cécité, plutôt qu'une déficience du regard, est un voile hallucinogène. L'image mâche les mots parce qu'elle leur en veut de troubler son sommeil dogmatique. Balaam a « erré dans la vision », dit un midrach.

« Je suis pris dans les sons de ma voix », fait proférer à Balaam un vieux texte essénien, « et je ne puis dire ce que je vois de mes yeux, parce qu'il me reste bien peu de l'Esprit saint qui demeure en moi, car je sais que, lorsque j'ai été persuadé par Balac, j'ai perdu le temps de ma vie. »

C'est plus complexe qu'un simple défaut de vision. Après tout, d'Homère à Borges, en passant par le premier des cabalistes connus, Rabbi Isaac l'Aveugle (1165-1235), avoir mauvaise vue peut signifier être extra-lucide. (Kahndissepz : « Imaginons un instant que le Christ revienne sur terre. Ce n'est pas si absurde après tout, il paraît même que c'est inscrit à son programme. Que dirait-il, pénétrant dans une cathédrale et découvrant l'allégorie incurvée de son

triomphe : la Synagogue aux yeux bandés ? C'est simple, il dirait : "Heureux ceux qui, *sans avoir vu*, ont cru." ») Mais la cécité antisémite est un *désir* d'aveuglement. C'est la raison pour laquelle aucune pédagogie n'est applicable à l'antisémite : il ne tient pas à être éclairé.

Pour l'antisémite, le judaïsme est criminel parce que charnel. C'est un délire autour d'un délit de corps, le peuple élu étant le corps même du délit. Autrement dit l'antisémitisme est un puritanisme fou. La chair jubilante du juif indispose la frigidité antisémite.

Les textes insistent à de nombreuses reprises sur les déficiences physiques de Balaam. Il est dit orgueilleux, cupide, pervers, mais surtout boiteux (le fragment : « il alla à l'écart » – pour maudire Israël – est compris par Rabbi Johanan comme : « il alla penché », et donc comme : il boitait), et *borgne*. Telle est la conclusion tirée par les Docteurs d'une étrange profération qu'il lance en exorde de ses deux derniers oracles : « Parole de Balaam, fils de Béor, parole de l'homme qui a l'œil ouvert. »

– « L'œil ouvert » ! *Chetoum ha'ayin*. C'est le seul chapitre de la Bible où apparaisse cette expression, vous le saviez ?

– Vraiment ?

– Oui. Et toutes les traductions y trébuchent.

– Vraiment ? Voyons ça. Lemaître de Sacy écrit : « qui a l'œil fermé ».

– C'est l'inverse.

– Dhorme dit : « qui voit le mystère ».

– N'importe quoi.

– Chouraqui : « à l'œil lucide ».

- Trop ambigu.
- Zadoc Kahn : « au clairvoyant regard ».
- Trop littéraire.
- La *Cambridge Authorised Version* de 1769 : « *whose eyes are open* ».
- Mais non, pas au pluriel.

– Alors je ne vois que Segond qui ait vu ce que voit Balaam : « Parole de l’homme qui a l’œil ouvert, parole de celui qui entend les paroles de Dieu, de celui qui voit la vision du Tout-Puissant, de celui qui se prosterne et dont les yeux s’ouvrent. »

– Pas mal, mais trop littéral. En réalité, c’est intraduisible. Seul le commentaire, ici, peut nous éclairer. Je vous cite Rachi : « *Chetoum ha’ayin* : Son œil était énucléé, et l’orbite paraissait ouverte. C’est une expression qui se trouve dans la Michna (traité *Avodah Zara*, 69a) : le temps qu’il faut pour percer, fermer, et sécher un tonneau... Et de ce qu’on dit “à l’œil ouvert” et pas “aux yeux ouverts”, il ressort qu’il était borgne. »

– Je ne comprends pas.

– C’est très simple. Cet « œil ouvert », énucléé, désorbité, cette ectopie oculaire est ce que Rimbaud nommera l’« intelligence borgnesse ». Non pas une vision défectueuse, mais une propension accentuée à la malveillance, un *mauvais œil*. Un voyeurisme incongru, jaloux du bonheur d’autrui, si vous préférez. Un œil précoccupé de ce qui, à la lettre, ne le regarde pas. Autrement dit la médisance, la calomnie, l’invective, l’injure, le rapport, l’allusion, la rumeur, la mouchardise, le blâme, le compliment – qui n’est jamais qu’un blâme courtois –, le mensonge... ne sont que des sous-espèces de cette malveillance substantielle, des clins d’œil du Diable. Telle est la grande trouvaille de la pensée juive : le mauvais œil engendre naturellement la mauvaise langue. À quoi s’oppose de façon explicite le onzième commandement...

– Le onzième commandement ? Qu’est-ce que vous racontez, Kahndissepz !

– Vous ne connaissez pas le onzième commandement, Zag ? C’est vrai qu’il est invisible...

– Je vous écoute.

– « De quoi je me mêle ! »

– Ah ah ah ! Il est le plus ordinairement foulé aux pieds, ça, vous avez raison !

– Et dans le désert, autant dire le lieu le moins privé possible, ouvert à tous les regards, c’est leur art de la discrétion qui caractérise les Hébreux. Ainsi Balaam, dit le texte, « élevant les yeux, vit Israël campé dans ses tentes, et distingué par chaque tribu ». Et Rachi peaufine : « Il voyait chaque tribu campée à part sans se mélanger, il constatait en outre que leurs portes n’étaient pas ouvertes l’une vis-à-vis de l’autre, de sorte que personne ne pouvait regarder à l’intérieur de la tente de son voisin. »

– Et cette histoire de tonneau percé et séché, à quoi cela correspond-il ?

– À l’inceste. Moab, dont descendent les Moabites, est le fils incestueux de Loth et de sa fille aînée. Moab représente l’antisémite jaloux de sa jouissance. Il la conserve âprement, mais du coup elle stagne, se corrompt, moisit. D’où sa nausée existentielle, le trop-plein de son tonneau. « Moab est comme une marmite pleine de viandes », dit un psaume. Et le prophète Jérémie : « Moab dès sa jeunesse a été dans l’abondance, il s’est reposé sur sa lie ; on ne l’a point fait passer d’un vaisseau dans un autre, et il n’a point été emmené captif. C’est pourquoi son goût lui est toujours demeuré, et son odeur ne s’est point changée. »

– Je vois.

– La seule solution qu’ait trouvée l’antisémite, pour résoudre son problème de trop-plein, c’est donc de détourner son regard sur la jouissance d’autrui.

– Transgressant du même coup le « De quoi je me mêle ! ».

– Oui. Le commandement hétérosexuel par excellence. Celui qui déjoue toute aversion inversive.

Balaam est un calculateur obsessionnel, comme tout antisémite qui se respecte. Or là il s'attaque carrément au compte des comptes. Son demi-regard se tourne vers le grand laboratoire des liqueurs, révélant alors, outre son révisionnisme délirant, sa délirante pudibonderie. Rachi : « Nos Maîtres ont dit, en expliquant *Nombres* 23:10 : “Il compte la multitude d’Israël”, que le Saint, béni soit-Il, s’occupe à compter les actes sexuels des Israélites, épiant la goutte d’où naîtra un juste. »

Rachi fait référence ici au traité *Nidda*, folio 31a, où Rabbi Abahou commente une portion du premier des quatre oracles de Balaam. « Ce texte nous enseigne que le Saint, béni soit-Il, s’assoit et compte la postérité d’Israël. Il pense : “Quand donc apparaîtra la goutte qui formera un juste ?” C’est cela qui a valu à Balaam l’impie d’avoir un œil aveugle. Il a dit : “Lui qui est pur et saint et dont les officiants sont purs et saints, doit-Il regarder ce genre de choses ?” Aussitôt il devint borgne, puisqu’il est dit *Parole de l’homme qui a un œil ouvert* (*ibid.* 24:3). »

Si Balaam s’irrite à la vue de ce compte-gouttes divin, c’est qu’il est infini justement, indéfiniment ouvert au Temps : « Quand donc... », se demande Dieu, indiquant de la sorte que cela ne regarde que Lui. Ce que Balaam sera forcé de proclamer dans sa première bénédiction involontaire : « Qui peut nombrer la multitude d’Israël ? » La « multitude », explique Rachi, c’est-à-dire les « descendants, la semence issue des rapports conjugaux parmi eux ».

Le goutte-à-goutte de la juste jouissance provoque d’ailleurs naturellement la fureur confuse, et sitôt châtiée, de la convoitise. « Caïn, Coré, Balaam, Doëg, Ahitophèl, Guéhazi, Absalom, Adonias, Ozias, Aman. Tous convoitèrent ce qui ne leur appartenait pas, et cela leur valut non seulement de ne pas obtenir ce qu’ils désiraient, mais de se voir retirer ce qu’ils possédaient. »

Si les malédictions de Balaam se transforment malgré tout en bénédictions, c'est que ce païen n'est pas, dans l'absolu, un faux prophète. Il est borgne, non aveugle. Il possède une certaine science de la temporalité qui caractérise toujours l'inspiré biblique. « Peut-on parler de courroux à propos du Saint, béni soit-Il ? Oui, car on nous apprend que *Dieu s'irrite en tout temps (Psaumes 7:12)*. Combien de temps dure sa colère ? Un instant. Et cet instant dure combien de temps ? La cinquante-huit mille huit cent quatre-vingt-huitième partie d'une heure. C'est là ce qu'on appelle un instant. Nulle créature ne peut le saisir, si ce n'est Balaam l'impie, car *Il connaît les desseins du Très-Haut (Nombres 24:16)*. Comment pouvait-il connaître les desseins du Très-Haut, alors qu'il ne comprenait même pas les réactions de sa bête ? Il faut entendre qu'il savait déterminer l'heure exacte à laquelle le Saint, béni soit-Il, est en colère. »

Ce passage talmudique est extrait du traité *Berakhoth*, « Bénédictions » justement. Il évoque la double vue de Balaam, son bon œil et son mauvais œil, sa vision de l'instant – son art du *kairos* en somme –, et sa cécité plus sottise qu'un âne lorsque, monté sur son ânesse pour rejoindre Balac, il ne voit pas l'ange dont elle s'effraie. « Il en est ainsi de tous les astrologues », dit Rachi. « Ils voient quelque chose, mais ils ne savent pas exactement ce que c'est. »

L'ânesse parlante de Balaam n'est pas si bête. Elle incarne la jouissance scindée par le désir, la cécité ruminante soudainement éclairée par la parole avisée, cette douce illumination du messianisme juif annoncée par Zacharie et suivie au mot près par le Christ : « Voici que ton roi vient à toi, juste et victorieux, humble, monté sur un âne, sur le petit d'une ânesse. »

Les Docteurs du Talmud, méditant sur le jour de création de la lumière, énoncent : « Dix choses ont été créées la veille du Chabbat juste avant la nuit, à

savoir : le puits, la manne, l'arc-en-ciel, les caractères de l'écriture et les instruments de l'écriture, les Tables de la Loi, la tombe de Moïse, le creux du rocher sur lequel devront se tenir Moïse et plus tard le prophète Élie, *la bouche par laquelle l'ânesse de Balaam parlera*, et l'ouverture de la terre où s'engloutiront les méchants. » La bouche de l'ânesse est ici associée aux principaux objets de la phobie antisémite : la jouissance jaillissante du puits de Myriam, le non-argent, la circoncision de l'arc-en-ciel, l'écriture, etc.

Un midrach le confirme, ce contre quoi l'ânesse se cabre, c'est bien la perversité muette de son maître. Le mot *Yarat*, « perverse », du verset où l'ange s'adresse à Balaam (« Je suis sorti pour te résister car ta voie est perverse devant moi... »), est lu comme l'acrostiche de : « Elle eut peur (*Yar'a*) lorsqu'elle vit (*Ra'ata*) l'ange et elle s'écarta (*naTeta*). »

La suite du fragment talmudique sur la goutte de sperme du futur juste évoque un autre âne biblique, dont le maître est l'anti-Balaam par définition, celui qui, également confronté à un ange, sut gagner sa bénédiction à la force de son nom.

« Ce commentaire sur l'œil ouvert de Balaam est à rapprocher de celui de R. Johanan : Que signifie, dit-il, *Jacob coucha avec Léa cette nuit-là (Genèse 30:16)* ? Ce texte enseigne que le Saint, béni soit-Il, assista à cette union, puisqu'il est dit *Issakar* (le fils de Jacob et Léa) *est un âne robuste (garem)* (*Genèse 49:14*), ce qui signifie : C'est l'âne qui a provoqué (*garam*) la naissance d'Issakar. »

L'âne de Jacob demeure dans sa fonction métaphorique : bander bêtement, sans bavardage. Jacob, loin de se vitrifier dans l'inversion incestueuse, ne laisse pas d'aller voir ailleurs, de Léa à Rachel en passant par Zilpa et Bilha. De cette quadruple liaison naissent les ancêtres éponymes des douze tribus d'Israël.

Or cette hétérosexualité maximale de Jacob est directement associée à son bon œil, qui lui permet de blouser son beau-père en jouant sur les couleurs et les coïts pour augmenter son cheptel. En outre Léa, qui est myope, dédiera son fils à la vision divine (c'est tout le contraire du regard torve de Balaam vers Dieu), en le nommant Ruben, littéralement : « Voyez, un fils ». « Car elle dit : L'Éternel a vu mon humiliation », à savoir la préférence de Jacob pour sa cadette Rachel.

Enfin, ultime qualité précieuse de Jacob-Israël: il attendra deux fois sept ans avant d'épouser la belle Rachel. Hétérosexualité et vision rusée sont donc placées d'emblée sous le plus juif des signes, la *patience*.

Que Balaam se précipite pour sangler lui-même son ânesse, alors qu'il est censé avoir des domestiques pour cela, est compris par les commentateurs comme la marque de son impatience à aller maudire Israël.

L'impatience est au cœur de l'idolâtrie. Le Veau d'or n'est que l'avorton de l'impatience. L'impatience, ou l'impuissance dans le Temps, l'impotence grimaçante d'un corps transi par le Temps, inapte à jouer des sautes d'humeur du Temps, ralentis sombres, essors ouverts, replis d'étoffe, crissements de pneu.

« Laisse donc dormir l'avenir comme il le mérite », dit Oscar à son père dans *Le Monde citadin* de Kafka. « Si on le réveille avant le temps, c'est un présent somnolent qui vous échoit. » Avide d'avenir, l' impatient tire à soi la couverture du Temps, découvrant du même coup dans son geste brutal ses pieds nus, entendez sa mémoire, ce sur quoi tout corps repose.

Les déflagrations antisémites ne sont que les éternuements d'une mémoire qui s'est enrhumée par impatience.

L'antisémite est impatient parce qu'il n'est pas doué pour le Temps. On ne lui a pas fait don du Temps sur le Sinaï, il n'a pas reçu *en présent* cette Thora écrite avant tout temps et valable jusqu'à la fin des temps. Ce n'est pas qu'il n'y

était pas, au Sinaï : qui peut se targuer d'y avoir été ! C'est même le contraire : l'antisémite est celui qui n'a pas su hériter du présent (d'où son impatience), c'est-à-dire, à la lettre, du seul lieu défini du fait *qu'on n'y est pas*.

« Ce n'est point avec vous seuls que je traite cette alliance, cette alliance contractée avec serment. Mais c'est avec ceux qui sont ici parmi nous, présents en ce jour devant l'Éternel, notre Dieu, *et avec ceux qui ne sont point ici parmi nous en ce jour*. » La présence du présent est une impalpable évidence qui flamboie et traverse son évanescence. Ponctuation nominale des sept jours de la Genèse, temps rythmique, contrapuntique et éminemment invisible. Le présent idolâtrique de l' impatient, lui, est l'image aveugle de sa sclérose. Ce que Debord appelle « un présent perpétuel », une des cinq caractéristiques du « spectaculaire intégré ». Et ce présent total, parce qu'il rivalise avec la page blanche de l'être au présent invisible et inaudible, doit se vociférer avec d'autant plus de conviction. Or qu'est-ce qu'un présent qui s'énonce sinon un retard, puisque dès lors que je dis « je suis » je ne suis déjà plus...

Comme par hasard, l'hébreu biblique est la langue dans laquelle on ne trouve pas de trace du présent. Le présent y est absent. On y oscille d'ailleurs constamment entre un temps de sa grammaire et un autre, passé et futur se révélant les franges diaphanes de la dualité plus nébuleuse « accompli » / « inaccompli ».

Ce don biblique est une grâce, un temps gratuit, le contraire du temps *endetté* de *La Comédie des erreurs* : « Le temps est un véritable banqueroutier ; il doit plus qu'il ne vaut à l'occasion. Et c'est aussi un voleur ; n'avez-vous jamais ouï dire que le temps marche nuit et jour à la dérobée ? »

Le présent ne peut régler l'endettement qu'il contracte en se dérochant indéfiniment qu'à renaître sempiternellement. Hier et demain s'irisent dos à dos sur le tranchant extrême d'une absence (celle du présent) qui les accole, insaisissable comme le fil d'un cours d'eau, aiguillée comme celui d'une rapière.

C'est justement une épée – dans la main de l'ange – que voit Balaam quand, afin de le guérir de son impatience, Dieu décapsule sa cécité. « L'ange s'est dit : “Ce méchant a renoncé à ses armes favorites, car l'arme des nations, c'est le glaive, et lui, pour lutter contre Israël, vient avec sa bouche, qui est leur arme à eux ; eh bien, moi aussi, je vais me servir de son arme à lui pour le combattre”. » « Ainsi fut sa fin », conclut Rachi en citant un chapitre ultérieur qui énonce la mort de Balaam par le glaive.

L'impatient n'est donc pas celui pour qui le Temps va trop lentement, mais celui qui ne supporte pas les surprises du Temps. Il accélère son pas dans le Temps afin d'en fuir les incertitudes. L'impatient est au patient ce que l'astrologue est au prophète, ou l'historien au mémorialiste. « Balaam était un astrologue : lorsqu'il apercevait une étoile dans le ciel qui indiquait que tel homme allait mal se conduire, il le maudissait ; quand l'homme accomplissait une mauvaise action, les gens pensaient que cela était arrivé à cause de la malédiction de Balaam. » Un astrologue, autant dire un charlatan. « Mais cette malédiction n'avait aucun effet, car personne ne change un décret divin. »

Moïse, prophète des prophètes, n'est pas borgne, lui : sa vue est sa vie (il voit Dieu face à face, et la terre ardemment promise ne l'est qu'à sa vision). Or il possède, dit la Bible, une qualité singulière : « Moïse était un homme fort patient, plus qu'aucun homme sur la face de la terre. »

Cette patience du prophète est aussi celle du mémorialiste. Le mémorialiste se prélassé dans son passé, il s'y attarde pour mieux le penser. « Il voit loin dans l'infini des possibles » (Baudelaire citant Diderot). Le style qu'il secrète séduit son passé en retour du plaisir que son passé lui procure. C'est très clair chez Casanova, comme est très claire la portée prophétique que se donne le très catholique Saint-Simon. Ainsi la nourriture de la patience messianique du judaïsme, ézéchiélienne en somme, se compose des vingt-quatre tomes des *Mémoires* d'Israël, ce qu'on appelle plus communément la Bible.

C'est à l'inverse parce que l'historien idolâtre son présent qu'il condense le passé en un monceau gélifié de faits datés. Il brûle d'accélérer la venue sclérosée de l'avenir nivelé d'un passé rapetassé dans quoi se recroqueville son propre pauvre présent.

L'impatience de Balaam est donc proprement historiciste. Son passé l'éblouit, alors il le surveille, et pour mieux le scruter il le comptabilise, tout en cherchant à contourner son dilemme : « Comment maudire le peuple d'Israël ? » fulmine-t-il. « Ce sont leurs ancêtres qui nous ont mis au monde » (*Tseenah Ureenah*).

Céline à Milton Hindus : « Vous glissez à merveille sur ce terrible antisémitisme ! hélas comment nous défendre ! C'est le grand point faible – On peut évidemment citer Jésus-Christ qui lui aussi a pesté contre les juifs et W. Churchill dans une page d'*une grande violence* (PEU CONNUE) Cela ne nous rachète pas ! Qui n'a pas pesté contre les juifs ? Ce sont les pères de notre civilisation – On maudit toujours son père à un moment donné... »

Qui après ça osera encore parler d'*histoire* de l'antisémitisme ? Il ne s'agit que d'une vaste, vieille, sempiternelle *actualité*.

C'est la même mauvaise foi, le même infatigable moteur ridicule qui fait courir Balaam et Balac, les Laurel et Hardy de la paranoïa antisémite. Si la paranoïa est un système philosophique déformé, en tant qu'il fonctionne à plein comme une paranoïa polymorphe, l'antisémitisme est un système théosophique réformé, ce que révèle aisément l'ultime partie de notre parabole.

Toute son énergie enragée, l'antisémite la fait servir à une unique et singulière visée : *supplanter* le judaïsme. Il veut concurrencer le peuple juif, oblitérer son insupportable Bible, prendre sa place en singeant ses rites, en réfutant ses héros, en intervertissant tous les rôles, en avalant ses légendes, en

récrivant ses vérités, en persécutant son allégresse, « comme dans une image noire et ténébreuse de la toute-puissance divine », dit saint Augustin.

Le petit rituel récurrent des malédictions ratées (les crimes « commis trois et quatre fois », dit Amos) est à cet égard d'une transparence qui ne trompe pas. « *Les sept autels*. Balaam dit à Dieu : Leurs Pères ont construit pour Toi sept autels, et moi j'en ai élevé autant qu'eux tous ensemble. »

Balaam n'a donc fait son long voyage vers la malédiction qu'afin d'évincer le peuple de la traversée. « Pour quel motif l'ange s'est-il placé à trois endroits ? » demande un midrach. « C'était pour faire allusion aux trois patriarches (Abraham, Isaac, Jacob). » L'ange *passa* à trois reprises devant l'ânesse, disent les textes, et ce « passage » est précisément le mot auquel on rattache l'étymologie du mot « hébreu » : *avar*. Rachi: « *À trois reprises*. Il lui fit l'allusion suivante : Tu veux anéantir une nation qui célèbre annuellement les trois Fêtes de Pèlerinage. »

Un midrach rapporte cette parole de Balaam à Balac : « Tu m'ordonnes de maudire Jacob, mais cela m'est impossible. Par contre, si tu m'ordonnais de maudire Abraham ou Isaac, je le ferais volontiers. Pas question avec Jacob qui est appelé héritage de Dieu et dont le peuple bien-aimé est beaucoup plus qu'une simple nation. Celui qui maudit le peuple juif se maudit lui-même. »

Le non-antisémitisme serait donc, *a contrario*, l'aptitude à partager la joie des autres par amour de soi-même. Rachi, commentant un verset de la bénédiction de Balaam : « *Ce peuple, il vit solitaire*. C'est précisément par le mérite de leurs Pères qu'ils peuvent vivre solitaires. *Il ne se confondra point avec les nations*. Quand ils se réjouissent, aucune nation ne se réjouit avec eux, comme il est dit (*Deutéronome 32:12*) : “L'Éternel le conduit à part” ; par

contre, si les autres nations sont dans le bonheur, ils en jouiront avec chacune, à part, sans que cela leur soit compté. »

Conclusion de notre parabole ?

« Après cela, Balaam se leva, et s'en retourna en sa maison. Balac aussi s'en retourna par le même chemin qu'il était venu. »

Balac et Balaam se séparent et reviennent chacun sur leurs pas. On ne saurait être plus clairement pessimiste. L'antisémitisme est un éternel retour. L'antisémite ne change pas. Fait-il retour sur soi ? C'est qu'il se prépare à repartir.

Annexe

« Ce Conte, qui semble se composer à mesure qu'il avance, à la façon de quelque tissu de pensée inoui agité sur soi et renaissant d'ondulations, tout à coup, au juste regard, résume une structure entière ou le nuage mobile indique un édifice. »

Stéphane Mallarmé, *Lettre à Gustave Kahn*

Étant partis de ce lieu, ils campèrent dans les plaines de Moab, près du Jourdain, au-delà duquel est situé Jéricho. Mais Balac, fils de Séphor, considérant tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens, et voyant que les Moabites en avaient une grande frayeur, et qu'ils n'en pourraient soutenir les attaques, il dit aux plus anciens de Madian: Ce peuple exterminera tous ceux qui demeurent autour de nous, comme le bœuf a accoutumé de brouter les herbes jusqu'à la racine. Balac en ce temps-là était roi de Moab.

Il envoya donc des ambassadeurs à Balaam, fils de Béor, qui était un devin, et qui demeurait près du fleuve du pays des enfants d'Ammon, afin qu'ils le fissent venir, et qu'ils lui disent: Voilà un peuple sorti de l'Égypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s'est campé près de moi. Venez donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi, afin que je tente si je pourrai par quelque moyen le battre et le chasser de mes terres. Car je sais que celui que vous bénirez sera béni, et que celui sur qui vous aurez jeté la malédiction sera maudit.

Les vieillards de Moab et les plus anciens de Madian s'en allèrent donc portant avec eux de quoi payer le devin; et étant venus trouver Balaam, ils lui exposèrent tout ce que Balac leur avait commandé de lui dire.

Balaam leur répondit: Demeurez ici cette nuit, et je vous dirai tout ce que le Seigneur m'aura déclaré. Ils demeurèrent donc chez Balaam, et Dieu étant venu à lui, lui dit: Que vous veulent ces gens qui sont chez vous ? Balaam répondit: Balac, fils de Séphor, roi des Moabites, m'a envoyé dire: Voici un peuple sorti de l'Égypte qui couvre toute la face de la terre: venez le maudire, afin que je tente si je pourrai par quelque moyen le combattre et le chasser. Dieu dit à Balaam: Gardez-vous bien d'aller avec eux, et ne maudissez point ce peuple, parce qu'il est béni.

Balaam, s'étant levé le matin, dit aux princes qui l'étaient venus trouver: Retournez en votre pays, parce que le Seigneur m'a défendu d'aller avec vous.

Ces princes s'en retournèrent, et dirent à Balac: Balaam n'a pas voulu venir avec nous. Alors Balac lui envoya de nouveau d'autres ambassadeurs en plus grand nombre, et de plus grande qualité que ceux qu'il avait envoyés d'abord; qui étant arrivés chez Balaam, lui dirent: Voici ce que dit Balac, fils de Séphor: Ne différez plus à venir vers moi; je suis prêt à vous honorer, et je vous donnerai tout ce que vous voudrez: venez et maudissez ce peuple. Balaam répondit: Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas pour cela changer la parole du Seigneur mon Dieu, pour dire ou plus ou moins qu'il ne m'a dit. Je vous prie de demeurer encore ici cette nuit, afin que je puisse savoir ce que le Seigneur me répondra de nouveau. Dieu vint donc la nuit à Balaam, et lui dit: Si ces hommes sont venus pour vous quérir, levez-vous, allez avec eux; mais à condition que vous ferez ce que je vous commanderai.

Balaam, s'étant levé le matin, sella son ânesse, et se mit en chemin avec eux. Alors Dieu se mit en colère, et un ange du Seigneur se présenta dans le chemin devant Balaam qui était sur son ânesse, et qui avait deux serviteurs avec lui. L'ânesse voyant l'ange qui se tenait dans le chemin, ayant à la main une épée nue, se détourna du chemin et allait à travers champs. Comme Balaam la battait et voulait la ramener dans le chemin, l'ange se tint dans un lieu

étroit entre deux murailles qui enfermaient des vignes. L'ânesse le voyant, se serra contre le mur et pressa le pied de celui qu'elle portait. Il continua de la battre; mais l'ange passant en un lieu encore plus étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite, ni à gauche, s'arrêta devant l'ânesse, qui, voyant l'ange arrêté devant elle, tomba sous les pieds de celui qu'elle portait. Alors Balaam, tout transporté de colère, se mit à battre encore plus fort avec un bâton les flancs de l'ânesse. Alors le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle dit à Balaam: Que vous ai-je fait; pourquoi m'avez-vous frappée déjà trois fois ? Balaam lui répondit: Parce que tu l'as mérité, et que tu t'es moquée de moi. Que n'ai-je une épée pour te tuer! L'ânesse lui dit: Ne suis-je pas votre bête sur laquelle vous avez toujours accoutumé de monter jusqu'aujourd'hui ? Dites-moi si je vous ai jamais rien fait de semblable ? Jamais, lui répondit-il.

Aussitôt le Seigneur ouvrit les yeux à Balaam, et il vit l'ange qui se tenait dans le chemin ayant une épée nue, et il l'adora, s'étant prosterné en terre. L'ange lui dit: Pourquoi avez-vous battu votre ânesse par trois fois ? Je suis venu pour m'opposer à vous, parce que votre voie est corrompue, et qu'elle m'est contraire; et si l'ânesse ne s'était pas détournée du chemin en me cédant lorsque je m'opposais à son passage, je vous eusse tué, et elle serait demeurée en vie. Balaam lui répondit: J'ai péché, ne sachant pas que vous vous opposiez à moi; mais maintenant, s'il ne vous plaît pas que j'aïlle là, je m'en retournerai. L'ange lui dit: Allez avec eux; mais prenez bien garde de ne rien dire que ce que je vous commanderai. Il s'en alla donc avec ces princes.

Balac, ayant appris sa venue, alla au-devant de lui jusqu'à une ville des Moabites qui est située à l'extrémité du territoire d'Arnon. Et il dit à Balaam: J'ai envoyé des ambassadeurs pour vous faire venir: pourquoi ne m'êtes-vous pas venu trouver aussitôt ? Est-ce que je ne puis pas vous récompenser pour votre peine ? Balaam lui répondit: Me voilà venu; mais pourrai-je dire autre chose que ce que Dieu me mettra dans la bouche ? Ils s'en allèrent donc ensemble, et ils vinrent en une ville qui était à l'extrémité de son royaume. Et Balac ayant fait tuer des bœufs et des brebis, envoya des présents à Balaam, et aux princes qui étaient avec lui.

Le lendemain, dès le matin, il le mena sur les hauts lieux de Baal, et il lui fit voir de là l'extrémité de l'armée du peuple d'Israël. Alors Balaam dit à Balac: Faites-moi dresser ici sept autels, et préparez autant de veaux et autant de béliers. Et Balac ayant fait ce que Balaam avait demandé, ils mirent ensemble un veau et un bélier sur chaque autel. Et Balaam dit à Balac: Demeurez un peu auprès de votre holocauste, jusqu'à ce que j'aïlle voir si le Seigneur se présentera à moi, afin que je vous dise tout ce qu'il me commandera.

S'en étant allé promptement, Dieu se présenta à lui. Alors Balaam dit au Seigneur: J'ai dressé sept autels, et j'ai mis un veau et un bélier sur chacun. Mais le Seigneur lui mit la parole dans la bouche, et il lui dit: Retournez à Balac, et vous lui direz ces choses.

Étant retourné, il trouva Balac debout auprès de son holocauste, avec tous les princes des Moabites; et commençant à prophétiser, il dit:

Balac, roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient: Venez, m'a-t-il dit, et maudissez Jacob: hâtez-vous de détester Israël. Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point ? Je le verrai du sommet des rochers, je le considérerai du haut des collines. Ce peuple habitera tout seul, et il ne sera point mis au nombre des nations. Qui pourra compter la multitude des descendants de Jacob, innombrable comme la poussière, et connaître le nombre des enfants d'Israël ? Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur!

Alors Balac dit à Balaam: Qu'est-ce que vous faites ? Je vous ai fait venir pour maudire mes ennemis, et au contraire vous les bénissez. Balaam lui répondit: Puis-je dire autre chose que ce que le Seigneur m'aura commandé ? Balac lui dit donc: Venez avec moi en un autre lieu, d'où vous voyiez une partie d'Israël, sans que vous le puissiez voir tout

entier, afin qu'étant là vous le maudissiez. Et l'ayant mené en un lieu fort élevé, sur le haut de la montagne de Phasga, Balaam y dressa sept autels, mit sur chaque autel un veau et un bélier. Et dit à Balac: Demeurez ici auprès de votre holocauste, jusqu'à ce que j'aie vu si je rencontrerai le Seigneur.

Le Seigneur s'étant présenté devant Balaam, lui mit la parole dans la bouche, et lui dit: Retournez à Balac, et vous lui direz ces choses. Balaam, étant retourné, trouva Balac debout auprès de son holocauste, avec les princes des Moabites. Alors Balac lui demanda: Que vous a dit le Seigneur ? Mais Balaam, commençant à prophétiser, lui dit:

Levez-vous, Balac, et écoutez; prêtez l'oreille, fils de Séphor. Dieu n'est point comme l'homme pour être capable de mentir, ni comme le fils de l'homme pour être sujet au changement. Quand donc il a dit une chose, ne la fera-t-il pas ? Quand il a parlé, n'accomplira-t-il pas sa parole ? J'ai été amené ici pour bénir ce peuple: je ne puis m'empêcher de le bénir. Il n'y a point d'idole dans Jacob, et on ne voit point de statue dans Israël. Le Seigneur son Dieu est avec lui, et on entend déjà parmi eux le son des trompettes, pour marque de la victoire de leur roi. Dieu l'a fait sortir de l'Égypte, et sa force est semblable à celle du rhinocéros. Il n'y a point d'augures dans Jacob, ni de devins dans Israël. On dira en son temps à Jacob et à Israël ce que Dieu aura fait parmi eux. Ce peuple s'élèvera comme une lionne, il s'élèvera comme un lion; il ne se reposera point jusqu'à ce qu'il dévore sa proie et qu'il boive le sang de ceux qu'il aura tués.

Balac dit alors à Balaam: Ne le maudissez point; mais ne le bénissez point aussi. Balaam lui répondit: Ne vous ai-je pas dit que je ferais tout ce que Dieu me commanderait ? Venez, lui dit Balac, et je vous mènerai à un autre lieu, pour voir s'il ne plairait point à Dieu que vous les maudissiez de cet endroit-là. Et après qu'il l'eut mené sur le haut de la montagne de Phogor, qui regarde vers le désert, Balaam lui dit: Faites-moi dresser ici sept autels, et préparez autant de veaux et autant de béliers. Balac fit ce que Balaam lui avait dit; et il mit un veau et un bélier sur chaque autel.

Balaam, voyant que le Seigneur voulait qu'il bénît Israël, n'alla plus comme auparavant pour chercher à faire ses augures; mais tournant le visage vers le désert, et élevant les yeux, il vit Israël campé dans ses tentes, et distingué par chaque tribu. Alors l'esprit de Dieu s'étant saisi de lui, il commença à prophétiser, et à dire:

Voici ce que dit Balaam, fils de Béor, voici ce que dit l'homme qui a l'œil fermé: Voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout-Puissant; qui tombe et qui en tombant a les yeux ouverts: Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eaux, comme des tentes que le Seigneur même a affermies; comme des cèdres plantés sur le bord des eaux. L'eau coulera toujours de son seau, et sa postérité se multipliera comme l'eau des fleuves. Son roi sera rejeté à cause d'Agag, et le royaume lui sera ôté. Dieu l'a fait sortir de l'Égypte, et sa force est semblable à celle du rhinocéros. Ils dévoreront les peuples qui seront leurs ennemis, ils briseront leurs os, et les transperceront avec leurs flèches. Quand il se couche, il dort comme un lion, et comme une lionne que personne n'oserait éveiller. Celui qui te bénira sera béni lui-même; et celui qui te maudira sera regardé comme maudit.

Balac, se mettant en colère contre Balaam, frappa des mains, et lui dit: Je vous avais fait venir pour maudire mes ennemis; et vous les avez au contraire bénis par trois fois. Retournez en votre maison. J'avais résolu de vous faire des présents magnifiques; mais le Seigneur vous a privé de la récompense que je vous avais destinée. Balaam répondit à Balac: N'ai-je pas dit à vos ambassadeurs que vous m'avez envoyés: Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais passer les ordres du Seigneur mon Dieu, pour inventer la moindre chose de ma tête ou en bien ou en mal; mais je dirais tout ce que le

Seigneur m'aurait dit ? Néanmoins, en m'en retournant à mon pays, je vous donnerai un conseil, afin que vous sachiez ce que votre peuple pourra faire enfin contre celui-ci.

Il recommença donc à prophétiser de nouveau, en disant: Voici ce que dit Balaam, fils de Béor; voici ce que dit un homme dont l'œil est fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît la doctrine du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, et qui en tombant a les yeux ouverts: Je le verrai, mais non maintenant; je le considérerai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob; un rejeton s'élèvera d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, et ruinera tous les enfants de Seth. Il possédera l'Idumée; l'héritage de Seïr passera à ses ennemis, et Israël agira avec grand courage. Il sortira de Jacob un dominateur, qui perdra les restes de la cité.

Et ayant vu Amalec, il fut saisi de l'esprit prophétique, et il dit: Amalec a été le premier des peuples ennemis d'Israël, et à la fin il périra presque entièrement.

Il vit aussi les Cinéens, et prophétisant, il dit: Le lieu où vous demeurez est fort; mais quoique vous ayez établi votre demeure et votre nid dans la pierre, et que vous ayez été choisis de la race de Cin, combien de temps pourrez-vous demeurer en cet état ? Car l'Assyrien vous doit prendre un jour.

Il prophétisa encore en disant: Hélas! qui se trouvera en vie lorsque Dieu fera toutes ces choses ? Ils viendront d'Italie dans des vaisseaux, ils vaincront les Assyriens, ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront aussi eux-mêmes.

Après cela, Balaam se leva, et s'en retourna en sa maison. Balac aussi s'en retourna par le même chemin qu'il était venu.